

DOMINIQUE AMANN

**LE THÉÂTRE DE NOËL
EN PROVENCE**

ET PLUS PARTICULIÈREMENT À TOULON



La Maurinière

Éditions numériques

Dominique AMANN

Ce fichier PDF contient un livre numérique.

Il est proposé en lecture gratuite mais n'en demeure pas moins la propriété de son auteur.

Il est interdit de le modifier, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

2

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© La Maurinière éditions - Dominique AMANN, 2023.

Site Internet www.la-mauriniere.com

ISBN 979-10-92535-21-1

LE THÉÂTRE DE NOËL EN PROVENCE

3

ET PLUS PARTICULIÈREMENT À TOULON

La Maurinière éditions numériques, juin 2023

DU MÊME AUTEUR

Gammes, Accords, Tempéraments.

Toulon, l'auteur, 1999, in-8°, 160 pages.

Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal.

Toulon, La Maurinière, 2006, in-8°, 288 pages.

Jean Aicard, Contes et récits de Provence.

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 208 pages.

Georges Sand, Le Drac.

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-16, 160 pages.

La Tarasque, un dragon en Provence.

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-4°, 112 pages.

Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873.

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

4

La Provence est la région de France où les fêtes et traditions de Noël ont toujours été les plus nombreuses et les plus vivantes, avec le blé de la Sainte-Barbe, le gros souper, la dinde, la pompe, les treize desserts, le gâteau des rois, les navettes de la Chandeleur, les santons d'argile et la crèche, les noëls populaires : tout cela est bien connu et a été largement décrit dans une abondante littérature ; il suffit donc de le rappeler rapidement.

Mais Noël en Provence c'est aussi le spectacle de la Nativité, la théâtralisation de cet événement historique transposé dans un village provençal et interprété par des personnages animés ou des acteurs.

C'est cet aspect que j'ai voulu développer, notamment à Toulon, car la littérature pertinente présente de nombreuses lacunes, des imprécisions et même des erreurs. Et si les pastorales connaissent encore de nos jours la faveur d'un public assidu, les crèches mécaniques ont totalement disparu, remplacées au mieux par des crèches animées. J'ai cherché tout particulièrement à identifier plus précisément les créateurs et directeurs de ces petits théâtres : certains restent encore aujourd'hui bien inconnus.

5



L'idée de cette étude m'ayant été suggérée par M. Olivier NEIGE, président de l'association *Lou Tiatre d'Ouliéulo* qui chaque année produit la pastorale de Pierre Bellot, il m'est très agréable de lui adresser mes remerciements les plus cordiaux.

I — NOËL EN PROVENCE

La table

Le « gros souper » était un repas maigre — artichauts, cardons, panais, etc. — mais avec les traditionnels treize desserts arrosés de vin cuit : « ce n'est pas sans une pointe de mélancolie que les vieux Marseillais voient disparaître du traditionnel menu de Noël quelques-unes des friandises qui en étaient le complément obligatoire. Évidemment, comme nous le disions ailleurs, sur la nappe, qui a une fine odeur de lessive, continuent de figurer le nougat veiné de pistache, les figues sèches et les dattes juteuses, les panses croquantes, les mandarines toutes rougissantes sous leur papier Joseph et les ribambelles de flacons, dans lesquels rit le classique vint cuit. Mais pourquoi, ou du moins très rarement, n'y rencontre-t-on plus les amandes à la princesse, les châtaignes biscottes, les raisins en *liame* et le bon nougat rouge ? Il est vrai que la *pompe*, découpée en rosace et parfumée à la fleur d'oranger, a tenu bon. La plupart de nos boulangers y sont restés fidèles et c'est de chez eux que sortent, aujourd'hui encore, les plus délicieux, les plus exquis de ces gâteaux. ¹ »

¹ *Le Petit Marseillais*, 31^e année, n° 11164, dimanche 25 décembre 1898, « Notes d'un Marseillais. À propos de Noël », page 1, colonnes 3-4 ; article d'Horace Bertin. — Il s'agit du journaliste et poète marseillais Simon Bense (Marseille, 1842-1917), plus connu sous son pseudonyme littéraire Horace Bertin.

Ce souper précédait la messe de minuit à laquelle on se rendait à pied, le fanal à la main. La liturgie elle-même était parfois précédée de scènes pastorales ; on y chantait les noëls traditionnels et le *Minuit chrétien*.

Le jour de Noël on mangeait la dinde :

Nous n'irons pas jusqu'à dire que la dinde est tout ce qui nous reste des touchantes et traditionnelles coutumes de notre Christmas provençal. Mais il est incontestable qu'elle occupe de plus en plus la principale place dans les manifestations que ramènent chaque année parmi nous les réjouissances de Noël.

[...].

La dinde, au surplus, constitue un vrai cadeau de Noël, dans toute la friande et savoureuse acception du terme, cadeau dont l'usage est loin d'avoir disparu. Et la preuve en est qu'un grand nombre de maisons de commerce et d'administrations continuent, à cette époque de l'année, de donner une dinde à chacun de leurs employés².

Les Noëls

Les noëls sont des chants et cantiques populaires célébrant les personnages évangéliques ou mettant en scène des villageois se rendant à la crèche.

Créateurs de crèches et auteurs de pastorales pouvaient puiser dans un répertoire considérable : noëls anciens provençaux du frère Sérapion (XVII^e siècle), de Nicolas Saboly (né à Montoux

² *Le Petit Marseillais*, 31^e année, n° 11164, dimanche 25 décembre 1898, « Notes d'un Marseillais. À propos de Noël », page 1, colonnes 2 et 3 ; article d'Horace Bertin. — Dans cet article, Bertin ajoute que, en 1897, il s'était vendu à Marseille « plus de vingt mille dindes durant la semaine de Noël ».

en 1614 ; décédé à Avignon en 1675) et jusqu'à Antoine Peyrol (Avignon, 1709-1779) et aux compositeurs du temps ; noëls catholiques français comme *Venez divin Messie* de l'abbé Joseph-Simon Pellegrin (1643-1745), *Les Anges dans nos campagnes* (1842) ou *Minuit chrétien* (décembre 1847) ; mais aussi airs profanes à la mode dont les mélodies étaient dans toutes les oreilles :

En 1814, les pastorales reprirent leur vogue de jadis et, en 1817, les crèches Bosq et Silvy vulgarisèrent une pastorale au milieu de laquelle on saluait au passage des airs de romances comme *Réveillez-vous belle endormie*, le *Beau Tircis* ; des morceaux d'opéras tels que le ballet d'*Armide*, de Glück ; des fragments de *Blaise et Babet*, de Grétry ; un chœur de *Richard* et la ronde de *Camille*, de Dalayrac, sur l'air de laquelle on énumérait les visiteurs de Bethléem :

*L'avié jusqu'un apouticari
La seringo din leis ensarri
N'anavous-en ! Sias un arleri !
N'aven pas besoun de cristeri !³*

Les santons et la crèche

Les historiens affirment que François d'Assise (1181-1226) obtint du pape l'autorisation de représenter, dans un oratoire des Abruzzes (Italie), la scène de la Nativité avec des figures de bois et d'argile : sachant que sa mère, Joanna Pica de Bourlémont,

³ *Le Petit Marseillais*, 26^e année, n° 9347, lundi 25 et mardi 26 décembre 1893, « Chronique du lundi », page 1, colonnes 2-5. — « Il y avait jusqu'à un apothicaire, / La seringue dans la besace : / « Allez-vous-en ! Vous êtes un fanfaron ! / Nous n'avons pas besoin de clystère ! »

était issue de la noblesse provençale, ces mêmes historiens attribuent ainsi à la crèche une origine provençale.

Des crèches furent d'abord édifiées dans les lieux de culte : au ^{xiv}^e siècle l'église marseillaise des Accoules montrait des personnages de grandeur nature et d'autres paroisses de la ville exposaient des santons richement costumés.

Au ^{xviii}^e siècle les familles les plus riches possédaient une « chapelle » : les principaux personnages de la Nativité, en carton, bois ou verre filé, étaient disposés dans une boîte joliment décorée à l'intérieur et fermée par une vitre sur la face avant. Cette chapelle était exposée dans la pièce commune durant le temps de Noël.

Lors de la Révolution les lieux du culte chrétien ayant été désaffectés et la religion bannie, quelques familles restées fidèles à la foi des ancêtres prirent l'habitude de représenter la Nativité avec de petits personnages en mie de pain ou en argile quelque peu décorés. Cet usage se généralisa après la Révolution avec le rétablissement de la religion chrétienne : la fabrication des santons devint alors un artisanat et Jean-Louis Lagnel (Marseille, 1764-1822) paraît en avoir été l'initiateur.

Un petit marché aux santons vit le jour à Marseille établi sur la place de Lenche : son développement rapide le fit transporter cours Belzunce où il resta de 1808 à 1881, puis sur les allées de Meilhan et des Capucines. À Toulon un modeste marché de santons se tint devant la cathédrale jusqu'à la première guerre mondiale.

La crèche provençale — d'église ou familiale — représente certes la Nativité avec ses personnages nommés dans les évangiles canoniques ou apocryphes : Jésus, Joseph et Marie, les trois Rois mages, les bergers, les anges ; ainsi que l'âne, le bœuf et quelques moutons. Elle a aussi la particularité de situer la

scène dans un village du Midi à l'époque présente en disposant autour de l'étable quelques maisons de carton peint insérées dans un décor naturel composé de cailloux, mousses et éléments végétaux. Enfin, la crèche associe à la scène évangélique tous les habitants du lieu, notamment ceux qui incarnent des types sociaux et populaires bien marqués ; chaque année leur nombre augmente.

Après la deuxième guerre mondiale on vit apparaître de grandes crèches animées : jeux de lumière électrique, attractions motorisées, textes et musiques enregistrés sur une bande magnétique. Aujourd'hui tout cela est encore amélioré par l'informatique.

Et la Nativité devint spectacle...

La Nativité est ainsi devenue un événement actuel survenant dans un village provençal dont tous les habitants sont mis en scène avec leurs caractéristiques typiques, leurs petites histoires et leurs travers : « Une crèche à Marseille est un fragment de notre banlieue, réduit à quelques pieds de profondeur et de largeur. L'anachronisme y déborde de toutes parts : sauf St.-Joseph, la Ste.-Vierge et l'enfant Jésus dont les costumes sont historiques, les autres personnages sont habillés à l'ancienne mode provençale, qui commence même à disparaître de nos campagnes, où le bonnet de la grisette, le corset lacé et la veste noire du *nervi* ont fait, déjà, une déplorable invasion. Cet anachronisme de costume se fait aussi reconnaître dans les paysages faits à l'image exacte des sites qui entourent notre ville. ⁴ »

⁴ *Le Sémaphore de Marseille*, 12^e année, n^o 3366, mardi 15 janvier 1839, « Chronique locale », page 2, colonne 1.

Des spectacles naïfs, populaires et familiaux, associant le récit évangélique de la Nativité à des anachronismes et des fantaisies bien contemporaines et locales furent écrits et mis en scène de deux manières : soit avec des personnages de bois présentés dans un théâtre miniature, soit avec des acteurs amateurs sur une scène souvent improvisée. Ainsi naquirent d'une part les crèches mécaniques ou crèches parlantes et d'autre part les pastorales.

Dans ces divertissements, « il s'agit de la naissance de Jésus-Christ. Mais, en réalité, cet objet, qui devrait être principal, devient accessoire, et c'est seulement au dernier acte que l'attention est attirée sur la crèche où repose le Divin Enfant. Les actes entiers qui précèdent, sauf l'apparition momentanée de l'ange annonciateur, ne sont rien d'autre qu'un enchaînement de scènes visant au drame et surtout à la bouffonnerie.⁵ »

Crèches mécaniques et pastorales virent le jour sous l'Ancien Régime. La Révolution française mit fin à ces spectacles et au catholicisme de la royauté succéda une religion révolutionnaire avec ses nouvelles divinités.

Le Concordat de 1801 signé par Napoléon-Bonaparte et le pape Pie VII rétablit les relations entre l'Empire français et les diverses religions. Le catholicisme put revenir mais son rétablissement se heurta à de nombreuses difficultés : le clergé avait été décimé par les persécutions et les ordres religieux dissous ; les prêtres « jureurs », surtout s'ils s'étaient mariés, ne pouvaient plus exercer leur sacerdoce ; les églises, couvents, maisons et écoles religieuses avaient été vendus comme biens nationaux ou affectés à d'autres usages — hôpitaux, casernes, écoles — ou encore détruits par la fureur populaire ; de nombreux fidèles

⁵ *Le Caducée, souvenirs marseillais*, tome VI, 1882, I, page 4.

avaient adhéré aux « Églises » nouvelles — théosophiques, philanthropiques, etc.

Avec le retour des Bourbons la France retrouva sa royauté sous la forme d'une monarchie constitutionnelle régie par la Charte de 1814 octroyée par le roi Louis XVIII. Après les guerres incessantes de l'Empire, la paix revint et la religion fit un retour en force pour tenter de reconquérir les esprits.

II — LES CRÈCHES MÉCANIQUES OU PARLANTES

Un théâtre miniature

Une crèche mécanique — ou parlante — était un bel ouvrage de menuiserie, fixe ou démontable, de dimensions variables, comparable à nos actuels théâtres de Guignol.

Une crèche fixe consistait en une scène surélevée, d'environ quatre mètres d'ouverture et deux de profondeur, formée de plusieurs plans régulièrement étagés — jusqu'à cinq dans les plus grandes, — chacun étant parcouru transversalement par une rainure. Des personnages en bois, peints et habillés, étaient montés sur un socle prolongé en dessous par une longue tige engagée dans une rainure : des opérateurs se trouvant sous la scène pouvaient ainsi déplacer les personnages de gauche à droite ou de droite à gauche pour les faire apparaître ou disparaître ; les plus belles marionnettes avaient un visage et des mains en cire et leur corps renfermait des mécanismes reliés par de minces fils à un clavier de quelques touches actionné par un machiniste sous le plancher. Les personnages présents au premier plan étaient les plus grands — environ soixante-dix centimètres de hauteur — tandis que ceux qui coulaient dans les rainures situées en arrière et de plus en plus élevées décroissaient en taille jusqu'à ne plus mesurer qu'une trentaine de centimètres, ceci afin de donner l'illusion de la perspective. Le fond du théâtre était une toile peinte représentant généralement le village où se déroulait l'action. D'autres toiles peintes, enroulées chacune

sur un axe, pouvaient être rapidement déployées pour figurer un changement de lieu, par exemple un intérieur de maison ou l'étable de la Nativité. Le tout était fermé sur le devant par un rideau de scène.

Des jeux de lumière permettaient des effets variés et l'action était ponctuée de bruitages réalistes.

Derrière ce théâtre se tenaient quelques acteurs prêtant leurs voix aux personnages et chantant les noëls traditionnels. Des instruments de musique ou un harmonium pouvaient également exécuter diverses pièces et soutenir les voix.

Les acteurs s'exprimaient en provençal s'ils personnifiaient des gens du commun et en français s'ils représentaient les Grands de ce monde — le roi Hérode, les Mages — ou Dieu le Père.

Chaque crèche avait son propre livret. D'une manière générale, le scénario faisait intervenir Joseph et Marie arrivant dans une auberge puis des anges annonçant la naissance de Jésus à des bergers. Au deuxième acte ces bergers et les habitants des villages voisins se rendaient à l'étable de Bethléem supposée se trouver non loin de là. Le dernier acte montrait la sainte Famille : bergers et villageois défilaient pour adorer le nouveau-né et lui offrir leurs petits présents, suivis des mages et de leur dromadaire venus de l'Orient lointain et mystérieux et la pièce s'achevait en apothéose aux sons d'un vigoureux *Gloria*.

Cette trame minimale était fréquemment augmentée de tableaux divers et variés : un personnage typique — chasseur, rémouleur, meunier, gendarme, marchand, chanteur de rue, aveugle, etc. — racontait son petit boniment — sa *rastelado* — ou chantait quelques couplets ; des personnages interprétaient des sketches plus ou moins bouffons ; les *boumians* apportaient une note exotique ; des anges passaient dans le ciel en coulissant sur un fil tendu...

On pouvait voir ces crèches à Aix-en-Provence, Marseille et Toulon ⁶.

Les crèches mécaniques de Marseille

La crèche mécanique paraît avoir été une invention marseillaise. À la fin du XVIII^e siècle, la cité phocéenne comptait déjà une vingtaine de ces théâtricules.

La crèche Laurent

Le perruquier Joseph-Dominique Laurent⁷ installa en 1775 dans la rue du Panier une crèche qui connut un succès extraordinaire en raison de ses attractions bien inattendues :

Son génie inventif s'inquiétait peu de la vraisemblance. Ainsi, il plaçait, parmi les chèvres et les moutons, des girafes, des rennes, des hippopotames et autres bêtes du Pôle ou de l'Équateur. Mieux encore : quand le Concordat eut rendu au Catholicisme français son existence légale, la joie pieuse, motivée par cet événement, agit sur l'imagination du bonhomme Laurent au point de lui inspirer l'agencement d'une scène des plus excentriques : le Pape, accompagné de ses Cardinaux, venait visiter l'enfant Jésus, descendait de voiture devant l'étable et donnait sa bénédiction à la sainte famille agenouillée, puis bénissait de même le public.

⁶ Tous ces petits théâtres ont aujourd'hui disparu. On peut voir au musée du Vieil-Aix, 17 rue Gaston-de-Saporta à Aix-en-Provence, des lots de marionnettes provenant de huit crèches parlantes.

⁷ Joseph-Dominique Laurent épousa le 28 mai 1752 Marianne Ligier en l'église de la Major à Marseille : âgé de 23 ans, il était donc né *ca* 1729.

Autre scène non moins étrange : le rideau du fond était tiré, la mer paraissait et, sur la mer, un joli petit bâtiment de guerre qui saluait d'une bordée l'enfant Jésus, reposant dans son berceau. Inventeur logique, Laurent tirait alors une ficelle et l'enfant tressaillait, agitant les bras comme s'il se réveillait, en sursaut⁸.

Dans notre enfance, nous avons vu la fameuse crèche de M. Laurent, à la rue Sainte-Barbe, c'était le chef-d'œuvre du genre : les *santons* de M. Laurent étaient démesurément grands, ils avaient trois pieds ; son joueur de tambourin avait une effrayante figure, son roi nègre était terrible à voir, tous ses *santons* grimaçaient ; leur taille avait permis de leur faire porter les *cadeaux* de la crèche, au naturel. Une paysanne tenait à la main une dinde rôtie, une autre, une véritable *pompe*. M. Laurent avait reculé jusqu'au grotesque les limites de l'anachronisme. Ainsi le fond de sa crèche représentait l'entrée du port de Marseille avec la tour ronde de Saint-Jean. Des vaisseaux de ligne cinglaient à l'horizon et tiraient des coups de canon pour saluer le berceau du Messie. Une fois lancé dans les anachronismes, M. Laurent ne s'arrêta plus ; il fit défiler en carrosse le pape et les cardinaux en soutane rouge qui s'inclinaient devant l'étable⁹.

La crèche du Poids de la Farine

La crèche ouverte à Noël 1786 dans le local dit du Poids de la Farine à la porte de Rome montrait « des Figures de trois pieds

⁸ *Le Caducée, souvenirs marseillais*, tome VI, 1882, XLI, pages 125-126.

⁹ *Le Sémaphore de Marseille*, 10^e année, n° 2749, dimanche 1^{er} et lundi 2 janvier 1837, « Feuilleton », page 2, colonne 1 ; article signé « L. M. » pour Louis Méry.

de hauteur mouvantes ; de même qu'une superbe Étable en liège, faite de la main d'un Artiste ; un Enfant Jésus tout mouvant ; un Paysage brillant partage le milieu de la Crèche ; orné de Figures aussi mouvantes, & se termine par un temps de neige imité au naturel¹⁰ ».

Elle était encore active à la Noël 1791 : « Le sieur Marigni, Peintre-Sculpteur, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de construire une superbe Nativité d'un goût fort différent de toutes celles qui ont paru jusqu'aujourd'hui ; on y voit un superbe relief, représentant une ruine imitée au naturel, où sont placées plusieurs figures de cire d'environ trois pieds de hauteur, très-bien costumées & mouvantes, de même qu'un petit Enfant *Jesus* qui agit d'une main aussi naturelle qu'il surprend ; un coup de théâtre découvre ensuite un superbe paysage fait de la main du même Artiste, orné de plusieurs autres figures proportionnées au sujet, aussi mouvantes ; des arbres naturels y sont placés avec art, de même qu'une superbe Fontaine, coulant naturellement ; plusieurs cascades & ruisseaux ; plusieurs autres changements de décorations terminent cet ouvrage, dont le détail serait trop long.¹¹ »

Supprimées par la Révolution, les crèches mécaniques réapparurent à la Restauration, d'abord à Marseille avec celles de Bosq, de Joseph Guis et la Crèche des Deux-Amis. Ces petits établissements sont très mal connus et j'ai glané mes renseignements principalement dans la presse locale.

¹⁰ *Journal de Provence*, 9^e année, n° LIII, jeudi 31 décembre 1789, « Avis divers », page 419.

¹¹ *Journal de Provence*, 11^e année, n° L, jeudi 22 décembre 1791, « Avis divers », page 399. — Le constructeur de cette crèche est nommé ici « Marigni,

La crèche Bosq

Honoré Bosq ouvrit sa crèche mécanique en 1818 dans la rue Pavillon, probablement dans le théâtre qui venait de fermer. Au cours de sa longue carrière de près d'un demi-siècle, il occupa différents locaux : en janvier 1841 il était établi dans l'ancien couvent des Clarisses ; en janvier 1847, il déménagea de la rue Thubaneau au n° 1 de la place des Hommes ; en janvier 1851, il se trouvait au n° 10 de la rue de la Providence et en janvier 1857 dans la rue des Convalescents.

Pour maintenir l'intérêt des spectateurs, notamment face à la concurrence, Bosq renouvelait de temps à autre son spectacle en ajoutant des épisodes, en introduisant de nouveaux personnages et de nouveaux décors ou des attractions inédites :

— La crèche Bosq, si avantageusement connue à Marseille, et dont les représentations attirent chaque soir un nombre considérable de spectateurs, s'est embellie, cette année, de plusieurs décors. On distingue, entre autres points de vue, un effet de neige, avec une chasse aux ours. [...].

Au reste, à côté de la *chasse aux ours*, succède, comme compensation suffisante, un *lever de soleil* magnifique. Cet astre, d'abord caché par les vapeurs du matin, s'élève peu à peu derrière les montagnes, et, parcourant l'espace, illumine la scène d'un éclat radieux.

Le sieur Bosq a fait aussi plusieurs changements heureux au mécanisme de la crèche, il a peint un nouveau rideau d'avant-scène, que les spectateurs pourront examiner à loisir, pendant un entracte acte rempli par une musique de circonstance.

peintre-sculpteur » ; dans un article publié par le même journal le 20 janvier 1789, il est nommé « Étienne, dessinateur et sculpteur de figures en cire »...

La crèche Bosq, ci-devant rue Thubaneau, est actuellement transférée à la place des Hommes, n. 1, dans une maison très spacieuse, où se trouvent, nous copions le programme, deux beaux salons fraîchement décorés pour se reposer, en attendant l'heure des représentations¹².

Le sieur Bosq, inventeur et propriétaire d'un spectacle pittoresque mécanique, dit la Crèche, dont la perfection des points de vue et le naturel des personnages lui ont valu les suffrages des connaisseurs, a l'honneur d'annoncer au public qu'il a peint plusieurs points de vue dont un représente le Coucher d'un clair de Lune, et un autre point de vue représentant le Lever du Soleil ; le disque s'élève derrière les montagnes, et, après avoir parcouru un grand espace, on le voit se cacher derrière les branches d'arbres qui s'élèvent dans les nues. Le sieur Bosq a fait aussi plusieurs changements au mécanisme de la Crèche¹³.

En ce mois de janvier 1851, Bosq produisait son spectacle chaque jour, du 26 décembre au 4 février : les jours ouvrables à 18 h, 19 h 30 et 21 h ; les dimanches et fêtes à 17 h, 18 h 30, 19 h 30 et 21 h. ; ce qui donne à penser que la représentation durait environ une heure. Et pour attirer les familles populaires, les prix étaient modestes : 50 centimes les premières et 30 centimes les secondes.

Bosq vendit sa crèche en 1866 aux frères Benoit tourneurs à Aix-en-Provence.

¹² *Le Sémaphore de Marseille*, 20^e année, n° 5799, mercredi 6 janvier 1847, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

¹³ *Le Nouvelliste (Marseille)*, 9^e année, n° 2856, samedi 11 janvier 1851, page 4, colonne 5.

La crèche Guis

« Après 1820, Joseph Guis, peintre décorateur, établit une crèche rue Sainte-Barbe, dans la troisième maison après celle où Laurent donnait ses représentations. Guis attirait la foule surtout par l'éclat de ses décors, dont le plus brillant était celui du palais d'Hérode. ¹⁴ »

La Crèche des Deux-Amis

La Crèche des Deux-Amis est un peu mieux connue par les nombreuses annonces qu'elle publia dans *Le Sémaphore de Marseille*, la *Gazette du Midi* et *Le Nouvelliste* de 1840 à janvier 1862. Néanmoins, je n'ai trouvé nulle part mention du nom de son directeur...

Créée peu de temps après celle du sieur Bosc, elle fut d'abord hébergée rue Thubaneau, dans la cour de la Mission de France.

En 1839, elle occupait l'ancien théâtre Pavillon, au numéro 20 de la rue Pavillon, et y resta de longues années.

En décembre 1859, elle rouvrit au numéro 25 de la rue Sainte : « Au nombre des crèches que nous croyons devoir recommander à l'attention des familles, nous citerons celle des *Deux-Amis*, située rue Sainte, n. 25. Cette crèche, dont les représentations sont toujours très suivies, se recommande autant par la fraîcheur des décors que par l'ingénieux mécanisme des personnages. Le directeur de ce joli petit théâtre a, dans l'ornementation de cette nouvelle salle, fait preuve de beaucoup de tact, le rideau d'avant-scène seul suffirait pour témoigner en faveur de ses goûts artis-

¹⁴ *Le Caducée, souvenirs marseillais*, tome VI, XLII, page 130. — Élève de l'académie de peinture et de sculpture de Marseille qui lui décerna une deuxième médaille en 1780, Joseph Guis mourut en 1837.

tiques. Une belle salle d'attente a été disposée pour recevoir les nombreux spectateurs qui se rendent à ses intéressantes séances. ¹⁵ »

En décembre 1861 elle s'installa dans la rue Saint-Jaume et disparut à la fin de la saison.

Cette crèche devait également rivaliser d'invention pour se soutenir face à la concurrence :

Les personnages de la crèche des *Deux Amis*, rue Pavillon, n. 20, sont parfaitement exécutés, et le mouvement de leurs yeux, de leurs mains, de leurs lèvres, décèle un ingénieux mécanisme ; les spectateurs applaudissent beaucoup au cygne qui tourne gracieusement le cou, cache son bec sous une de ses ailes, et reproduit toute la gesticulation des oiseaux de son espèce. L'effet de neige que les auteurs de cette crèche y ont introduit, est d'une imitation parfaite, c'est encore un anachronisme ; car nous ne croyons pas qu'on ait vu souvent de la neige à Bethléem ; nous risquons fort cette année, de n'en voir à Marseille, qu'à la crèche des Deux-Amis ¹⁶.

Les propriétaires de la Crèche des Deux-Amis, pour répondre à l'accueil bienveillant qu'ils ont reçu du public à l'époque de la Noël, ont l'honneur d'avertir qu'ils ont enrichi leur théâtre de plusieurs nouvelles pièces mécaniques, et qu'ils veulent en faire jouir gratuitement les nombreux admirateurs qu'ils ont eu dans cette ville.

Entr'autres pièces nouvelles, ils appellent l'attention sur un cheval mécanique, qui n'a pas encore eu de rival jusqu'à ce jour.

¹⁵ *Le Sémaphore de Marseille*, 33^e année, n° 9788, jeudi 12 janvier 1860, « Chronique locale », page 2, colonne 5.

¹⁶ *Le Sémaphore de Marseille*, 12^e année, n° 3366, mardi 15 janvier 1839, « Chronique locale », page 2, colonne 1.

Car dans les cabinets mécaniques les plus renommés, tels que ceux de M. Louis et de M. Pierre, de Paris, on a vu des chevaux traverser la scène seulement, tandis que celui qu'ils offrent au public exécute des mouvements dans tous les sens et imite la nature au point de produire une illusion complète¹⁷.

D'autres innovations suivirent : une chasse au cerf (décembre 1849), la place de la Concorde (février 1852), la sainte Vierge et saint Joseph demandant l'hospitalité (décembre 1853), le Palais de l'Exposition universelle de Paris (février 1857) et de nouveau la place de la Concorde (décembre 1857).

La Crèche des Deux-Amis donnait au départ, comme ses concurrentes, des spectacles d'une heure. À partir de décembre 1849, la multiplication des tableaux ayant quelque peu allongé les séances, celles-ci duraient plutôt une heure et demie.

24

La Crèche de l'Union

La Crèche de l'Union, établie 21 boulevard du Musée, semble être apparue en décembre 1853 : « La Crèche de l'Union, boulevard du Musée, 21, dont les séances attirent un public nombreux, donnera aujourd'hui mardi, 31 janvier, cinq représentations qui auront lieu à 3 heures, à 4 heures 1/2, à 6 heures, à 7 heures 1/2 et à 9 heures du soir. La clôture des séances de cette Crèche est fixée à dimanche prochain.¹⁸ » Compte tenu des horaires publiés, le spectacle durait environ une heure.

Cette crèche existait encore en janvier 1857¹⁹.

¹⁷ *Le Nouvelliste (Marseille)*, 6^e année, n° 1917, mercredi 13 septembre 1848, page 3, colonne 4.

¹⁸ *Le Séaphore de Marseille*, 27^e année, n° 7970, mardi 31 janvier 1854, « Chronique locale », page 2, colonne 3.

Outre ces spectacles proposés par des professionnels, quelques amateurs avaient également monté des crèches mécaniques. Au total, en 1867, il y en avait encore une vingtaine en activité dans la capitale phocéenne, notamment la crèche d'un certain Lauret, rue de Noailles, et la *Grotte de Bethléem* au numéro 1 des allées de Meilhan.

Les crèches mécaniques d'Aix-en-Provence²⁰

La crèche Silvy

Un certain Silvy, ex-associé de Bosq à Marseille, s'installa à Aix, rue de la Pureté, vers 1830 et y établit une crèche : « Le premier acte montre l'Annonciation, Bethléem au clair de lune, le passage des Bohémiens, l'apparition de l'Ange aux bergers. Au deuxième acte, des chasseurs vont sous la neige vers la crèche... et voici l'aveugle et son fils, le joueur d'orgue, le meunier et le ramoneur, le rémouleur, la laitière, le sourd, l'Auvergnat batelier, la chanteuse des rues, tous types populaires aux attributs distinctifs. La scène se passe ensuite dans le palais d'Hérode. Au troisième acte, voici l'Étable, la Purification et l'Apothéose...²¹ »

On y chantait des noëls arrangés par l'organiste Jean-Baptiste Charbonnier (1764-1859).

25

¹⁹ *Le Séaphore de Marseille*, 30^e année, n° 8871, samedi 10 janvier 1857, « Chronique locale », page 2, colonne 1.

²⁰ Cf. MARTIN (Charles), *Nativeta-Santoun*, page 159 et suivantes.

²¹ *La France*, 57^e année, n° 358, jeudi 26 décembre 1918, « Le Théâtre », page 2, colonnes 4-5 ; article signé « Guillot de Saix », pseudonyme de Léon-Marie-Georges Guillot (1885-1964).

La crèche Bontoux

Après le décès de Silvy, sa crèche fut rachetée en 1836 par le sculpteur Antoine Bontoux (1805-1892)²² qui continua le spectacle ; son beau-frère le peintre Thomas-Joseph Clérian (1796-1842) lui peignit quelques décors.

Trop à l'étroit, la crèche Bontoux migra dans le local de l'ancienne gendarmerie de la rue du Louvre où elle eut une existence éphémère.

La crèche Truphème

Pour Charles Martin, la matériel de Bontoux fut acquis par le marchand mercier Joseph-Jean-Baptiste Truphème qui, avec l'aide de MM. Fabre et Victor Bertrand, restaura tout le matériel et l'installa dans la chapelle des Dames de la rue des Jardins en 1840-1841. Si la chronologie paraît acceptable, il y a erreur sur l'acheteur.

Claude Truphème, né à Laragne-Montéglin (Hautes-Alpes) le 18 janvier 1735 s'y maria le 28 novembre 1752 avec Dorothee Amat. Maître d'école, il s'en vint aussitôt à Manosque où tous ses enfants sont nés et où lui-même mourut le 25 avril 1793.

Son fils aîné Jean-Baptiste-Joseph (1769-1823) resta toute sa vie à Manosque où il travailla comme tailleur d'habits. Il ne peut donc être le propriétaire de la crèche.

Son fils puîné André, né à Manosque le 27 septembre 1776, s'en vint tôt à Aix-en-Provence où il contracta un premier mariage le 27 prairial an III (15 juin 1795) avec Marie-Anne Aubion. Il passa tout le reste de sa vie à Aix, y exerçant la profession d'épicier, et y mourut le 14 août 1854.

²² Voir sa notice biographique, annexe 2.

De son premier mariage, André eut quatre fils : 1° Jacques-Joseph (1795-1872), perruquier puis tailleur ; 2° Jacques-François (né en 1798), serrurier ; 3° Louis-Maximin (né en 1799), épicier à Marseille ; 4° Joseph-Hilarion-Victor (né en 1806), serrurier à Bazas (Gironde).

L'acquéreur de la crèche Bontoux ne peut donc être qu'André, ou l'un de ses deux premiers fils Joseph ou François, ou encore une association de ces trois personnages.

La crèche Benoît

Vers 1844, les frères Victor et Urbain Benoît²³, tourneurs de chaises, firent l'acquisition de la crèche Truphème et en poursuivirent l'exploitation au même endroit.

En 1849 ils se déplacèrent dans la chapelle des Carmes, passage Agard. Urbain mourut en 1854 et son frère continua seul.

En 1857 Victor transporta sa Crèche Provençale à Marseille, rue du Saint-Sépulcre. En 1858, il y ajouta le tableau du Déluge universel : « En première ligne nous citerons la crèche Provençale, dirigée par M. Benoît, d'Aix, dont les représentations ont, comme l'année dernière, lieu dans un local de la rue St-Sépulcre, n. 5. Indépendamment du spirituel poème et de l'ingénieux mécanisme, qui donnent tant d'attrait à ces soirées, ce spectacle s'est enrichi cette année d'un tableau magnifique, représentant le déluge universel. Cette scène substituée aux jeux de la Fête-Dieu produit, assure-t-on, le plus bel effet. ²⁴ »

Il fit une troisième saison à Marseille (1859-1860) : « M. Benoît a commencé, comme les autres années, le jour de la Noël,

²³ Voir leur notice biographique, annexe 2.

²⁴ *Le Sémaphore de Marseille*, 31^e année, n° 9471, jeudi 30 décembre 1858, « Chronique locale », page 1, colonne 5.

les représentations de sa crèche, dite *Crèche Provençale*, rue St-Sépulcre. Des améliorations importantes ont été apportées à ce spectacle, notamment un décor qui représente la neige.²⁵ »

Pour Noël 1860 il revint à Aix et y demeura cinq ans.

En 1866, en raison de la concurrence faite par les Droumet-Ripert, il s'en retourna à Marseille et établit sa Grande Crèche provençale d'Aix dans la bâtisse des Incurables ; il l'avait complétée avec celle de Bosq :

Nous avons annoncé sommairement l'ouverture des représentations de la Crèche-Benoît, dans le local des Incurables. Il convient d'ajouter que cette crèche, déjà riche en personnages mécaniques habilement manœuvrés, s'est complétée, cette année, par l'adjonction du matériel d'une autre crèche qui a fait, pendant longues années, les délices des générations précédentes, nous voulons parler de la crèche dite de Bosq. M. Benoit a, de plus, organisé de nouvelles scènes pour son drame pieux, entre autres celle du déluge universel.

Indépendamment des représentations de chaque soir, M. Benoit en donne d'autres, à 2 heures et demie de l'après-midi, les mardi, jeudi et dimanches²⁶.

L'historiographe Stéphane d'Arve²⁷ a bien évoqué la figure du « père Benoit » :

²⁵ *Le Sémaphore de Marseille*, 32^e année, n° 9775, mercredi 28 décembre 1859, « Chronique locale », page 2, colonne 1.

²⁶ *Le Sémaphore de Marseille*, 39^e année, n° 11921, samedi 29 décembre 1866, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

²⁷ Stéphane d'Arve : pseudonyme littéraire du vicomte Eugène-Edmond-Camille de Catelin-La Garde (1820-1909), commissaire de police, homme de lettres.

[...] le sieur Bosq qui se retira après fortune faite, vendit son beau matériel à un aixois M. Benoit, qui fut créer dans cette ville ce nouveau genre. Nous allons pouvoir suivre jusqu'à nos jours les péripéties de ce spectacle qui mourut d'inanition par lente suppression de la clientèle vers l'année 1867. Le nouveau propriétaire de la crèche Bosq, le père Benoit frappé de cet abandon et très imbu de son mérite et des effets nouveaux dont il avait doté son spectacle, voulut le réimplanter à Marseille, son odyssee racontée par lui-même est assez originale pour que je ne substitue pas son récit textuel à ma traduction.

« J'avais ouvert depuis huit jours ma belle salle dans l'ancienne caserne du Sépulcre et mes banquettes restaient vides. J'avais eu la simplicité d'annoncer tout bonnement l'ouverture de la *Grande Crèche provençale d'Aix*, mais les Marseillais se dirent : Qu'est-ce que ça peut-être une crèche d'Aix ? et j'avais déjà mangé un beau billet de cinq cents francs, mais le huitième jour j'eus la chance de rencontrer un homme qui connaissait ma crèche, un journaliste, un brave homme comme vous monsieur ! « Attendez, me dit-il, vous allez voir » Et le lendemain un bel article paraissait dans la *Gazette*, ah quel effet, monsieur toute la préfecture, la magistrature, le clergé, il me fallait requérir les gendarmes pour qu'on n'enfonçât pas mes portes. »

Ici le père Benoit s'attendrit, la fistule lacrymale est plus sensible chez les octogénaires pour les larmes de joie surtout.

Pendant que je le remercie en publiciste consciencieux, de sa foi si robuste dans les bienfaits de la publicité, le brave homme continue à piaffer dans les souvenirs de ses triomphes.

« Vous avez connu M. de Maupas ? (il prononçait Maupass) eh bien ! il est venu me féliciter et me toucher la main dans mes coulisses. Figurez-vous qu'on m'offrait jusqu'à 20 francs pour voir de près mon mécanisme, un jour même un haut fonction-

naire M... — oh soyons discret ! — me demanda la faveur de venir voir le coq qui chante en haut de l'échelle dans l'étable. Il voulait faire bien plus pour moi, me faciliter l'introduction de mon spectacle à Paris avec des lettres de recommandation pour l'Empereur et l'Impératrice. Et M. Halanzier, directeur du Grand Théâtre qui devait plus tard devenir celui de l'Opéra est venu me voir aussi et il a même pris des notes sur mes systèmes de changement à vue et de machines pour monter des féeries ».

Le digne homme atteignait le lyrisme de l'enthousiasme, sa taille exiguë prenait des proportions athlétiques [...] ²⁸.

Le spectacle était parfois chahuté :

— Oui, monsieur, un beau capital, mais improductif car ces têtes superbes dorment dans des coffrets pour ne pas les exposer comme cible aux berlingots que les étudiants font pleuvoir sur ma scène.

Je me souvins, à ces mots, que j'avais vu, un soir, pleuvoir une grêle de projectiles sucrés, un vrai jeu de *massacre* organisé dans le palais d'Hérode, le grand ordonnateur du massacre des innocents ; et, demandant au père Benoit pourquoi il tolérait ces profanations, il me répondit :

— Oh ! ils ne sont pas intentionnés, c'est à l'adresse de mes chanteuses qui ramassent avec plaisir ces *caramelles* ²⁹.

²⁸ Stephen d'Arve, « La Noël en Provence. La crèche mécanique parlante », *Petites Annales de Provence*, 2^e année, n° 38, 6 janvier 1895, page 3, colonnes 1-2.

²⁹ Stephen d'Arve, « La Noël en Provence. La crèche mécanique parlante », *Petites Annales de Provence*, 2^e année, n° 38, 6 janvier 1895, page 3, colonne 3.

En 1870, le père Benoit eut vingt-quatre heures pour vider les lieux et laisser la place à une garnison de soldats. En 1872, il put reprendre le local des Carmes.

Le Spectacle aixois

En septembre 1889, un groupe dirigé par l'abbé Dubourg racheta tout le matériel de Benoît et s'acquitta en lui servant une rente viagère. Le cuisinier Alexandre Seyvoz (1837-1894) originaire de Bossieu (Isère) fut chargé de débiter son exploitation la même année :

Grande Crèche Provençale, cours Mirabeau, 55, (Passage Agard), *ouverture le 26 décembre 1889*.

M. Seyvoz a l'honneur d'informer le public que, prenant la direction de la Crèche Provençale, il n'a rien négligé pour se montrer digne de la réputation si justement acquise de son habile prédécesseur M. Benoît, et rendre les représentations plus attrayantes que jamais. Ainsi, il a opéré de nombreux changements et des améliorations importantes dans le spectacle représenté les années précédentes, tels que : chœurs nouveaux et scènes intercalées pour la crèche ; intermèdes et saynettes inédits ; enfin, reprise de pièces anciennes. La salle mieux agencée et offrant toute sécurité et le confortable le plus absolu, comme abord et installation, a été entièrement remise à neuf et agrandie.

La scène, les décors et les personnages ont également été l'objet d'importantes restaurations. Les chœurs et le personnel, renforcés et choisis avec soin, contribueront également à rendre ces soirées aussi intéressantes que possible ³⁰.

³⁰ *Le National, journal républicain d'Aix*, 19^e année, n° 967, dimanche 22 décembre 1889, « Nouvelles locales et faits divers », page 3, colonne 2.

En décembre 1894, après la mort de Seyvoz le 16 mars précédent, le groupe Dubourg se forma en syndicat sous l'appellation *Le Spectacle aixois*.

Cette crèche, d'esprit plus religieux, a toujours conservé les noëls anciens.

La crèche Bruquier

Le Nîmois Gabriel Bruquier³¹ installa en 1845³² et peut-être même un peu avant une crèche parlante dans la vieille chapelle des Pénitents noirs : elle tint trois années.

La crèche Droumet

Selon Charles Martin, les frères Breson, l'un santonnier et l'autre cordonnier, s'entendirent avec le peintre aixois Louis Droumet né en 1799 et installèrent une crèche parlante au troisième étage de l'ancienne gendarmerie de la rue du Louvre... mais ils se séparèrent au bout de quinze jours : la presse locale ancienne ne les a pas mentionnés.

La crèche Gontard et Lieutard

Toujours selon Charles Martin, Gontard et Lieutard, deux anciens ouvriers de Bontoux, ouvrirent une crèche en 1855 au n° 56 de la rue Saint-Lazare. Elle ne vécut que deux ans, sans avoir laissé de traces dans la presse locale ancienne.

³¹ Voir sa notice biographique, annexe 2.

³² *Le Mémorial d'Aix*, 8^e année, n° 17, dimanche 5 janvier 1845, « Nouvelles diverses », page 3, colonne 1.

La Crèche Nouvelle

Le graveur et peintre aixois Honoré Droumet (1826-1893) et son beau-frère Marc Ripert également né en 1826, tous deux anciens chanteurs de Benoît qu'ils n'avaient pas suivi à Marseille, rachetèrent la crèche Gontard-Lieutard, y ajoutèrent ce qui restait de meilleur du matériel de Droumet père et installèrent leur Crèche Nouvelle aux Pénitents noirs pour la Noël 1858. En 1859, ils ouvrirent dans l'ancienne chapelle des Carmes et y représentèrent jusqu'en 1868. Mais c'était l'époque où les crèches mécaniques étaient fort concurrencées par les pastorales et la presse locale n'a pas porté intérêt à ces petits spectacles.

Les crèches mécaniques de Toulon

Toulon eut deux crèches parlantes, créées par les sieurs Reibaud et Pomet.

La crèche Reibaud

La crèche Reibaud est un peu mieux connue par quelques annonces publiées dans la presse locale.

En janvier 1851, elle fonctionnait déjà depuis plusieurs années au n° 15 de la rue des Riaux et s'adressait aux familles de la bonne société de la ville :

CRÊCHE³³.

Le sieur REIBAUD, directeur de la crèche mécanique et pastorale, a l'honneur de prévenir le public, qu'il n'a reculé devant

³³ Annonce publiée dans *Le Toulonnais*, 17^e année, n° 2478, vendredi 10 janvier 1851, page 3, colonne 4 ; et répétée dans le n° 2480, mercredi 15 janvier 1851, page 4, colonne 4.

aucun sacrifice pour satisfaire les nombreux spectateurs qui, chaque année, s'empressent de l'honorer de leur présence.

Le mécanisme poussé à un degré supérieur de perfection et les décors nouvellement peints par un habile artiste, offriront aux amateurs une agréable surprise.

La crèche étant une œuvre toute morale les parents ne doivent pas hésiter à y conduire leurs enfants.

Le local est toujours situé rue des Riaux, n° 15, et le prix des places n'a subi aucune variation (40, 30, 20 centimes.)

Deux représentations tous les soirs, la première à 7 h. $\frac{1}{2}$ et la 2^e à 9 h. moins $\frac{1}{4}$.

Ses décors avaient été peints par Pierre Letuaire (1798-1885).

Elle se transporta l'année suivante 10 place Saint-Pierre et y poursuivit ses séances jusqu'en janvier 1871 :

34

La crèche se jouait du soir de la Noël à la Chandeleur, puis suivait pendant un mois *Geneviève de Brabant*. Cette miniature eut un grand succès durant un quart de siècle. Non seulement les *pupazzi* mécaniques étaient admirablement articulés et se mouvaient avec des gestes normaux, mais ils étaient vêtus avec goût. Raibaud ouvrier de l'arsenal, en avait sculpté très habilement les têtes en bois et organisé le mécanisme général des poupées avec une grande précision. Les nombreux décors avaient été brossés avec art par l'artiste Pierre Letuaire et la mise en scène luxueuse complétait une vision des plus agréables. Au dialogue fort bien écrit en provençal et en français, s'ajoutaient des soli et des chœurs chantés par de jolies voix, qu'accompagnait l'harmonium. L'ensemble de ce spectacle artistique classa l'établissement comme le premier du genre.

Le milieu qui fréquentait cette salle était paisible, aucune plaisanterie douteuse ne troublait la représentation ³⁴.

À la fin de la saison, Reibaud offrait volontiers une dernière séance aux orphelins de la Charité :

— Le sieur Raybaud, en terminant les représentations de sa crèche a voulu donner une dernière séance aux enfants de la Charité.

Tous les commerçants de la place St Pierre désirant participer à cette œuvre de bienfaisance se sont empressés d'envoyer des masses de friandises et de rafraîchissements, qui ont été mis à la disposition de ces petits orphelins.

Cette soirée a été une véritable fête et avait attiré une foule nombreuse qui jouissait du bonheur de ces pauvres enfants ³⁵.

ou à d'autres œuvres :

CRÈCHE REIBAUD ³⁶

Place St-Pierre, 10.

Jeudi et Vendredi représentations extraordinaires au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure à 8 heures du soir.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE ³⁷

DE SECOURS AUX BLESSÉS.

Comité de Toulon.

35

³⁴ ROSSI (François), *Archives théâtrales*, 4^e partie, chapitre II, folio 27 recto.

³⁵ *Le Toulonnais*, 28^e année, n° 4154, samedi 8 février 1862, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4.

³⁶ *Le Toulonnais*, 29^e année, n° 4304, jeudi 5 février 1863, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4.

³⁷ *Le Toulonnais*, 37^e année, 2^e série, n° 334, mardi 31 janvier 1871, « Chronique locale », page 3, colonne 3.

MM.

[...].

Bénéfice d'une représentation donnée à la Crèche de M. Reibaud.

15f. 60c.

À la Noël 1871, après la guerre franco-allemande et la Commune, la vie sociale était encore très perturbée et Reibaud n'ouvrit pas son spectacle. Et puis, le public provençal se portant massivement aux pastorales, il arrêta définitivement ses représentations, d'autant plus contraint que dans sa nombreuse descendance la relève fit défaut : il eut pourtant six fils mais trois moururent en bas âge ; Marius, né en 1838, mourut le 9 juillet 1863 âgé de vingt-cinq ans après un bref début de carrière de chirurgien dans la Marine ; Eugène (1841-1895) naviguait sur des navires de guerre et Jean-Baptiste (1842-1892) s'était installé en Algérie.

Ce Reibaud n'a jamais été identifié. Cependant, l'historiographe toulonnais François Rossi le faisant aïeul d'Eugénie Digne épouse Castel, il ne peut donc s'agir que de Jean-Baptiste Reibaud (1804-1886)³⁸.

La crèche Pomet

Au témoignage de François Rossi :

En 1840, le père Pomet, créa une scène avec décors, au rez-de-chaussée de la maison située rue d'Orléans, N° 80. Les acteurs n'étaient que de simples petits mannequins en pieds, habillés à la mode du temps.

³⁸ Voir sa notice biographique, annexe 2.

Dix ans plus tard les fils Pomet transportèrent le théâtre et les fantoches rue Pomme-de-Pin 52.

Cette crèche pastorale, qui était exclusivement interprétée avec un texte mi-provençal, mi-français, était agrémentée d'une scène triviale au prologue dont le principal personnage, un corporal d'infanterie, se livrait dans un langage de *françio* à des facéties peu en rapport avec le sujet biblique mais qui égayaient fort le jeune auditoire et les familles qui fréquentaient cette salle de spectacle. Les jeunes gens de Besagne et du *cuou de buou* se donnaient rendez-vous dans cette enceinte joyeuse ; de temps en temps les plus *maou fatan* soufflaient dans un petit tuyau et lançaient du fond de la salle sur la scène des pois secs. Les projectiles atteignaient souvent les mannequins, ils rebondissaient ou tombaient sur les personnes qui au-dessous faisaient mouvoir et parler les poupées. Que de fois au moment d'une situation pathétique, tout à coup, le dialogue était coupé et l'on voyait surgir d'une des larges rainures du plateau une tête d'homme au visage courroucé qui apostrophait le polisson inconnu qui se permettait une licenciieuse manœuvre. C'étaient alors des rires convulsifs qui éclataient. Ne pouvant trouver le coupable, on expulsait au hasard quatre ou cinq perturbateurs, qui protestaient faiblement, et la représentation reprenait dans un calme relatif³⁹.

Ce spectacle dut s'arrêter en 1865 car les propriétaires de l'immeuble décidèrent sa transformation.

Qui était celui que les historiographes ont toujours nommé familièrement « le père Pomet » ?

³⁹ Rossi (François), *Archives théâtrales*, 4^e partie, chapitre II, folios 26 recto et 27 recto. — Le livret de ce spectacle avait été écrit par La Sinse.

Le recensement de l'année 1841 signale bien une famille Pomet dans la rue d'Orléans mais François-Victor son chef né ca 1777 est trop ancien et ne paraît avoir qu'une fille.

Les recherches dans l'état-civil de Toulon sur le patronyme Pomet sont ardues car celui-ci est très répandu et remplit des pages entières pour chaque requête.

Le recensement de 1851 mentionne une famille Pomet au numéro 22 de la rue Pomme-de-Pin : son chef, Jean-Joseph-Toussaint⁴⁰, me paraît être le créateur et l'animateur de la crèche Pomet.

Le délicieux La Sinse⁴¹, dans ses pittoresques *Scènes de la vie provençale*, a immortalisé le spectacle Pomet. Dans « Le jour des Rois », il montre une famille du très populaire quartier de Besagne dégustant la galette traditionnelle ; puis tous se rendent à la crèche du père Pomet :

À la Crèche⁴²

PREMIER GROUPE

LA COMMÈRE. — Quelles places prenons-nous ?

MISÉ TISTÉ. — Les secondes, nous serons plus tranquilles.

LA COMMÈRE. — Choisis et Mius payent demi-places, ils n'ont pas sept ans.

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Vous le demanderez à Maître Poumet.

LA COMMÈRE. — Ça serait plus fort que du poivre si Mius et

⁴⁰ Voir sa notice biographique, annexe 2.

⁴¹ Pseudonyme littéraire de Célestin Sènès (1827-1907).

⁴² SÈNÈS (Célestin), *Scènes de la vie provençale*, volume II, « Le Jour des rois », pages 218-228, version française (la version provençale est en regard).

Choisis payaient comme de grandes personnes. (À Mius). Tu n'as pas encore fini de te frotter le nez contre mon tablier ?

MIUS. — Z'ai pas de mouchoir.

MISÉ TISTÉ. — Qu'est-ce que tu as fait du tien ?

MIUS, *pleurnichant*. — Ze l'ai perdu...

MISÉ TISTÉ. — Mauvais coquin !!! tu as perdu le mouchoir !!! un mouchoir tout neuf !!! ce soir, en entrant à la maison, je te secoueraï les mites !

MIUS, *pleurant*. — C'est Ninan, qu'on me l'a pris pour se moucher, on l'a gardé...

LA COMMÈRE. — Fiche-lui un emplâtre à Ninan quand tu le verras.

MIUS, *consolé*. — Vouï, marraine... va ! Ze l'y ficheraï un soufflet !

DEUXIÈME GROUPE

Jeunes demoiselles, jeunes gens, mamans et petits enfants.

M. AUGUSTE, *criant*. — Oh ! Marianno, et ta sœur... elles sont toutes chaudes, toutes bouillantes... elles brûlent ! elles brûlent !

FINE. — Ce Monsieur Auguste, comme il fait rire !

GOTHON. — Monsieur Auguste fait un peu le coq !

(Monsieur Auguste fait le coq... rires prolongés.)

MIUS, *à sa mère*. — Man ! pourquoi qu'on rit ?

NAÏS. — C'est M. Auguste qui fait la bête...

M. AUGUSTE, *criant d'une voix plaintive*. — Bon Dieu ! ma bonne Misé Rébou, j'ai les douleurs... aïe !... aïe !... quel trouble dans le ventre... bon Dieu ! je meurs !

(Éclats de rire prolongés.)

FINE. — Ce M. Auguste, comme il sait bien faire rire !

(Ici M. Auguste imite le glou-glou des dindons, le miaulement des chats, et, à chacun de ces cris, les applaudissements redoublent.)

MIUS. — Man ! man ! M. Auguste fait bien l'animal...

MISÉ TISTÉ. — Vouï.

MIETTO, à *Barna*. — Barna ! finissez, vous me faites mal à la main, vous me la serrez trop fort.

BARNA, *bas à Miette, soupirant*. — Je ne croyais pas de vous faire souffrir... ce n'était pas mon intention... je vous aime tant !

MIETTO, *soupirant*. — Je le sais...

MISÉ TISTÉ. — Ces jeunes gens ! ils ne viennent que pour faire du vacarme à la crèche.

LA COMMÈRE. — Pour faire du vacarme et pour se courtoiser. Regardez la petite Sépoun avec son amoureux comme ils se font les yeux de chèvres.

LA COUSINE SIDONIE. — Le mariage est accordé, ils ont le droit.

LA BELLE-SOEUR. — Ils n'auraient pas le droit qu'ils le prendraient. Ici il fait presque nuit... et la nuit protège les amoureux.

Dans la salle

VOIX DIVERSES. — Accommodez ! accommodez !

M. AUGUSTE. — Silence au poulailler... ca ca ra ca !!!

UN AMI DE M. AUGUSTE. — La toile ou j'en fais des faux-cols.

VOIX DIVERSES. — Accommodez ! accommodez !

MIUS, à *sa mère*. — Man ! on fera voir le Ravi de la crèche... et puis le petit qu'il a gros çapeau ?

MISÉ TISTÉ. — Tais-toi ! on va commencer... et ne bouge pas.

(On entend frapper trois coups ; la toile du théâtre se lève rapidement. Il doit faire nuit sur la scène.)

JOSEPH, *le bras droit armé d'un bâton*. — Marie... Marie... courage...

MARIE. — Joseph, je souffre, la force m'abandonne... frappez à la porte voisine, et demandez la *retirée* pour cette nuit.

JOSEPH. — Oui... Marie... j'y cours...

(Mais Joseph ne peut pas faire un pas. La rainure dans la-

quelle il doit glisser n'a pas été graissée sans doute, alors une grosse main sort de la coulisse, saisit Joseph aux genoux, et l'entraîne vers une toile représentant une maison.)

JOSEPH, *agitant le bâton devant son visage*. — Holà ! Holà ! de la maison...

(Il frappe deux fois.)

MARIE. — Joseph, frappez pour la troisième fois, peut-être qu'on vous ouvrira.

JOSEPH. — Oui, Marie... Holà ! Holà !

(Il frappe tellement fort qu'on entend dans l'intérieur de la maison un grand bruit de vaisselle qui tombe à terre.)

MESTRÉ PEISSÉ, *paraissant à la fenêtre, la tête ornée d'un bonnet de coton*. — Oh ! coquin de sort... qui frappe comme ça ! attendez un peu... je vais vous trouver la marche...

(Il se retire de la fenêtre et paraît subitement à la porte.)

En colère. — Oh ! qui êtes-vous pour frapper si fort ?... Que voulez-vous ?

JOSEPH. — Arrière ! brave homme, nous sommes de braves gens... que nous sommes pas ici pour vous faire de mal... nous venons vous demander la *retirée* pour cette nuit...

MESTRÉ PEISSÉ. — Vous êtes seul ?

JOSEPH. — Marie m'accompagne...

MESTRÉ PEISSÉ, *après les avoir examinés attentivement*. — Vous êtes heureux d'avoir de bonnes figures comme vous avez... savez-vous, j'étais bien décidé à vous donner une volée... Tenez... vous voyez bien la porte rouge... allez, vous n'aurez qu'à pousser... vous entrerez... vous trouverez de la litière... une ânesse... une vache son veau... vous n'avez pas d'allumettes au moins ?

JOSEPH. — Merci brave homme, allons, Marie, venez.

MARIE. — Oui, Joseph.

(La toile tombe.)

MIUS, à sa marraine. — Marraine ! dis ! qu'ils vont faire dans l'étable ?

LA COMMÈRE. — Ils vont !... ils vont !... ça il t'arregarde pas !

MONSIEUR AUGUSTE, *criant*. — Orgeat, limonade, bière... achetez l'analyse de la pièce...

(Rires.)

MISÉ TISTÉ, à Mius. — Mius, ne bouge pas tant... tu te fais souffleter...

MIUS. — Ze boulègue pas...

(On frappe trois nouveaux coups et la toile se lève rapidement. — Il est encore censé faire nuit sur la scène.

On entend au loin les sons d'une trompette d'un sou :

Tuw... Tuw... Tuw...)

UNE VOIX DE JEUNE FEMME. — Berzers, berzères, abandonnez vos troupeaux à la rigueur du temps et venez adorer Zésus, de *Bétélem* dans une étable... Tuw... Tuw... Tuw... Tuw...

MESTRÉ PEISSÉ, à la fenêtre. — Oh ! tonnerre de sort... qui joue de la trompette ainsi, à cette heure ?

(Ici on voit descendre des frises une petite poupée. Elle est suspendue par un fil qui la tient par le milieu du corps. Un autre fil sert à agiter le bras droit armé de la trompette.)

LA POUPÉE, portant la trompette à son oreille. — Tuw... tuw... tuw... Berzers de ces coteaux...

MESTRÉ PEISSÉ. — Des *couteaux* !!! nous n'en avons pas.

LA POUPÉE. — Je viens dans ce jour auguste,

MESTRÉ PEISSÉ. — Marianne ! *vois*... on appelle ton petit !!!

LA POUPÉE. — Vous annoncer l'arrivée du Messie qui a été prédite à vos aïeux.

MESTRÉ PEISSÉ. — Les *aïés* [aulx] cette année sont tous pourris.

(Rires dans la salle).

VOIX DIVERSES. — Bravo, bravo, Poumet !!!

MONSIEUR AUGUSTE. — Cacaraca..., hâ... î... hâ... î...

ROSA, à Siméon. — Comme il est bête, ce Monsieur Auguste !

MISÉ TISTÉ. — Mius ! si tu bouges encore, je fais deux morceaux de toi !!!

LA COMMÈRE. — Il a quelque chose, ce petit !

MISÉ TISTÉ. — Nous verrons ça à la fin.

(Les tableaux se succèdent. — Les tambourins et les galoubets accompagnent les chœurs de bergers et de bergères allant adorer Jésus. Tous ont des cadeaux. — Au dernier tableau, une étoile se détache des frises et bondit dans l'espace, agitée par une main très visible. — Les Rois Mages entrent en scène, l'un derrière l'autre, ils sont costumés à l'orientale.)

BALTHAZAR, à ses camarades. — Entrons.

LES ROIS MAGES, *basses profondes*. — Entrons.

(Ils s'avancent vers l'étable.)

BALTHAZAR. — C'est nous que nous sommes les trois Rois Mages... que nous sommes venus ici conduits par la planète mystérieuse... et que nous vous apportons de l'or, de l'encens, de la myrrhe...

CHOIS, *pleurant*. — Man ; nous s'en allons, j'ai peur du nègre.

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Tais-toi... n'aie pas peur !!!

MONSIEUR AUGUSTE. — À la porte ! À la porte !!! faites-le têter !

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Asseyez-vous dessus... à la porte !

(Le vacarme grandit. — Le haricot du gâteau des Rois donne de sérieuses inquiétudes à la cousine Sidonie.)

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Cousine ! vous n'avez pas l'air d'être à la noce ?

LA COUSINE SIDONIE. — J'ai un peu de vapeurs... je ne suis pas bien...

LA COMMÈRE. — Vous mangez trop de haricots... c'est un mauvais légume.

LA COUSINE SIDONIE, *soupirant*. — Ah ! la Crèche est finie..., partons vite !

LA COMMÈRE. — Vous êtes bien pressée... laissez sortir les gens !... (*Bas à Misé Tisté*) : La punition commence...

MISÉ TISTÉ, *souriant*. — C'est la loupe qui sort... (*À Mius*) : Ah ! mauvais gueux, tu as tellement bougé, que je n'ai rien entendu !...

LA COMMÈRE. — Il avait quelque chose, ce petit.

NAÏS, *après avoir passé la main sur le banc occupé par Mius*. — Je crois bien qu'il devait *bouger*... avec le clou qu'il avait dans le *dernier* aussi !!!

La fin des crèches mécaniques

Les crèches mécaniques disparurent après la guerre de 1870, remplacées par les pastorales.

La presse signale toutefois quelques survivances à Marseille : « Cette année, on nous promet deux crèches mécaniques. L'année dernière, on se le rappelle, au grand déplaisir des enfants, il n'y eut point de spectacle de ce genre pendant la Noël.⁴³ » L'une d'elles était établie au Théâtre des Récréations-Enfantines : « Théâtre des Récréations-Enfantines, *rue Haute-Montaux*, 53. — Mardi 25, mercredi 26, et jeudi 27, à 3 h. et à 8 h. : représentations de la *Grande Crèche parlante*, pièce en 16 tableaux, représentée par 500 sujets de diverses grandeurs. Décors, reliefs, changements, etc.⁴⁴ »

⁴³ *La Jeune République*, 2^e année, n° 374, lundi 10 décembre 1877, « Chronique locale », page 2, colonne 3.

⁴⁴ *La Jeune République*, 2^e année, n° 389, mardi 25 décembre 1877, « Spectacles du 25 décembre », page 3, colonne 4.

Ouverte en décembre 1875, la crèche mécanique La Renaissance représentait au numéro 22 de la rue Tapis-Vert dans une salle du domaine de la Merci : « Confiant dans son succès de l'année précédente, M. Jourdan vient de nouveau présenter à la faveur du public son œuvre augmentée et perfectionnée au point de vue de l'optique et de la scène ; les personnages, articulés dans toutes leurs parties, reproduisent tous les mouvements humains et offrent aux regards charmés un spectacle unique en son genre. Tous les soirs, représentation à 8 heures ; les jeudis et dimanches, trois représentations, à 2 heures, à 4 h. 1/2. et à 8 heures.⁴⁵ » Son créateur et directeur était l'horloger Théophile Jourdan (Marseille, 1839-1886). Il annonça ses séances dans la presse locale jusqu'en février 1883 et mourut à Marseille le 2 décembre 1886, âgé de quarante-sept ans. Ce petit théâtre fut vendu à l'encan le 2 février 1887⁴⁶.

À la fin du siècle, Horace Bertin, ne pouvait que déplorer la disparition des crèches mécaniques :

C'est ainsi que nous regrettons très sincèrement les « crèches mécaniques », un spectacle, celui-là, qui, au grand déplaisir des familles, a disparu complètement depuis quelques années et qui avait bien pourtant son charme et son originalité. Nous nous rappelons encore avec quelle joie nous découvrions, le soir, à l'époque de Noël, au-dessus d'une vieille porte, d'un corridor mal éclairé, un transparent taché d'huile et sur lequel se détachaient les mots de « Crèche des deux Amis » ou « Crèche

⁴⁵ *Le Petit Marseillais*, 10^e année, n° 3170, samedi 6 janvier 1877, page 4, colonne 3.

⁴⁶ *Le Petit Marseillais*, 20^e année, n° 6835, mardi 1^{er} février 1887, page 4, colonne 2.

provençale. » C'était une salle plus que modeste, transformée en théâtricule et où se pressaient bien avant l'heure un tas de petites têtes blondes, de bambins dont les fossettes riaient déjà par anticipation. Quelle fête lorsque le rideau se levait sur tous ces petits acteurs articulés, aux gestes d'une si réjouissante raideur, aux mouvements si adorablement uniformes ! Barnabeou, le valet d'écurie, constamment juché sur l'échelle du fenil et qui remuait la jambe par intervalles, faisait notre admiration. On avait beau revenir tous les soirs, Barnabeou était toujours à la même place, portant son immuable « fanaou ». Mais la gaieté des jeunes spectateurs devenait surtout inextinguible, lorsque l'irascible Margarido jaillissait de la coulisse pour donner du balai, à coups répétés, au vieux Roustido. On entendait des rires d'enfants dans toute la salle, rires qui s'éteignaient un instant pour éclater de plus belle le long de tous les gradins.

Et ces ineffables décors de papier peint ! Comme les yeux s'écarquillaient devant ces effets de lune et de neige, devant ces maisonnettes et ces arbres poudrés à frimas, ce paysage frissonnant et silencieux, au milieu duquel passait et repassait — exquis anachronisme — un chasseur diligent dont on attendait le traditionnel coup de feu ! Et ce Père Éternel se montrant, à la fin dans son éblouissante gloire de carton doré !

Les graves critiques qui portent le grand art dans le nœud de leurs cravates et qui croient être profonds parce qu'ils sont solennels, hausseront sans doute les épaules en souvenir des humbles comédiens de bois de nos crèches mécaniques. Mais, nous, nous ne les avons pas oubliés et nous faisons des vœux pour qu'ils reparassent devant les chandelles ; ils retrouveront vite, nous en sommes persuadés, un public de fidèles, de chaleureux partisans. Il est vrai — qu'on nous permette cette irrévérence — que, cette année, une seule crèche aurait pu obtenir un regain de succès : c'eût été celle où l'on aurait représenté

« la Naissance du Pot-de-Vin », un messie, celui-là, comme on le sait, impatientement et légitimement attendu ⁴⁷ !

Mais les traditions sont vivaces et l'on peut citer quelques tentatives de restaurer les crèches mécaniques, par exemple à Aix : « L'ouverture de la Crèche Parlante est retardée de quelques jours par suite de l'importance des réparations qui y sont exécutées. La première représentation aura lieu dimanche 31 décembre, à 2 heures en matinée, à 8 heures le soir. ⁴⁸ »

À Marseille, Louis Foucard ⁴⁹ fit réaliser en 1889 une crèche mécanique portative :

Nous apprenons avec plaisir que M. L. Foucard, l'artiste aimé de nos salons, s'inspirant de nos vieilles traditions provençales vient de réorganiser la Crèche avec beaucoup de soin.

Le matériel est établi pour être installé à domicile à la disposition des familles : aussi, M. L. Foucard ne donnera-t-il qu'une seule représentation publique dans la salle Revello au profit d'une de nos œuvres de bienfaisance.

Nous annoncerons la date de cette soirée ⁵⁰.

⁴⁷ *Le Petit Marseillais*, 20^e année, n° 7147, samedi 10 décembre 1887, « La comédie marseillaise », page 1, colonnes 3-4.

⁴⁸ *Le Petit Provençal*, 24^e année, n° 8381, dimanche 24 décembre 1899, « Chronique locale. Nouvelles d'Aix », page 3, colonne 1.

⁴⁹ Louis-Marius Foucard, né à Marseille le 9 novembre 1852 et mort dans sa ville natale le 16 avril 1915, trouva ses premiers succès au théâtre en incarnant des types populaires locaux. Demandé par les scènes parisiennes, il préféra revenir à Marseille. Acteur-chanteur comique, monologueur, montreur de marionnettes, il fut une figure du petit théâtre marseillais jusqu'à la première guerre mondiale.

⁵⁰ *La Vedette*, 13^e année, n° 612, samedi 5 janvier 1889, « Le monde et la ville », pages 8-9.

Avec quelques comparses machinistes et chanteurs, il animait des soirées particulières et proposait des prestations à domicile :

M. Louis Foucard l'artiste-auteur humoriste et apprécié de nos salons mondains a commencé avec le plus grand succès la série des séances privées de sa Crèche-Pastorale. Ainsi que nous l'avons indiqué ce spectacle est seulement mis à la disposition des soirées particulières et le coquet théâtre sur lequel il est produit s'installe facilement à domicile. Mais pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont parvenues M. Foucard en donnera une seule représentation publique le jeudi 12 janvier courant à 2 h. ½ dans les salons Pain 1, rue de l'Arsenal. [...]. La Crèche mécanique de Foucard fait revivre fidèlement le spectacle préféré de nos pères. Le caractère touchant et naïf du poème, les chants de nos vieux Noëls, l'interprétation parfaite : tout engage les familles marseillaises à venir joyeusement se distraire en profitant de cette unique occasion ⁵¹.

48

Foucard produisait encore son petit théâtre en 1913 :

Avec les réunions intimes de Noël et du jour de l'An, Louis Foucard met à la disposition des familles l'intéressante Crèche-Pastorale, ses personnages mécanisés et le joli poème entremêlé de nos vieux chants populaires. La pièce, pour permettre toutes les appréciations, est traduite en français. Ajoutons qu'en plus de ce spectacle qui faisait la joie de nos pères, Foucard, le distingué artiste, le fidèle Marseillais et l'amuseur choisi de nos salons, produit aussi ses joyeuses pièces, ses scènes ly-

⁵¹ *Le Petit Marseillais*, 32^e année, n° 11176, samedi 7 janvier 1899, « Nouvelles locales », page 2, colonne 1. — En 1899, le théâtre Foucard était déjà riche de cent cinquante personnages !

riques et son hilarant théâtre des Marionnettes. Ces attractions constituent pour le tirage des Arbres de Noël et les fêtes du nouvel An la plus exquise des récréations. On s'inscrit boulevard Philippon, 21 ⁵².

49

⁵² *Le Petit Provençal*, 38^e année, n° 13465, mercredi 17 décembre 1913, « Les fêtes de Noël », page 2, colonne 6.

III — LA PASTORALE

Les pastorales sont des spectacles scéniques, depuis de simples piécettes avec quelques chants interprétés par les spectateurs, jusqu'à de véritables opéras-comiques avec acteurs, chœurs et orchestre : la littérature provençale en compte des dizaines, depuis les plus mystiques jusqu'aux plus bouffonnes.

L'argument y est toujours le même : des anges ayant annoncé la naissance du Sauveur, les habitants d'un village voisin décident de se rendre auprès du nouveau-né pour lui apporter de modestes offrandes ; leurs aventures remplissent deux ou trois actes. Le récit évangélique lui-même — la Nativité et le massacre des Innocents sur ordre du roi Hérode — fournit le dernier acte et l'apothéose finale.

Le genre se développa d'abord à Marseille sous l'Ancien Régime et quelques-unes de ces œuvres connurent un grand succès.

« Avant la première révolution on représentait, à Marseille, dans quelques paroisses et maisons religieuses, des pastorales convenablement modifiées et rentrées dans l'esprit de l'église. La plus courue était celle de la Collégiale Saint-Martin. Une autre était renommée ; on la jouait au Séminaire du *Bon-Pasteur*.⁵³ »

L'abbé Thomas Thobert⁵⁴ fut un des premiers auteurs de pastorales avec quelques productions destinées à différents pu-

⁵³ *Le Caducée, souvenirs marseillais*, tome VI, 1882, III, page 5.

⁵⁴ Pierre-Thomas Thobert, né à Gémenos (Bouches-du-Rhône) le 30 décembre 1736 et décédé subitement à Marseille (Bon-Pasteur) le 27 août

blics, et notamment *La Naissance de J.-C., pastorale sacrée à l'usage des séminaires du Sacré-Cœur* dont les airs avaient été puisés dans la charmante musique du *Devin de village* de Jean-Jacques Rousseau.

Abandonnées au début de la Révolution, encore oubliées sous l'Empire, les pastorales réapparurent au retour de la monarchie en 1814 : le genre prit alors un nouvel essor, se transformant en véritables spectacles de moins en moins religieux et de plus en plus profanes.

Le poète provençal Joseph-Marius Diouloufet, royaliste exalté, publia en 1815 un singulier *Noël royal*⁵⁵. Des anges annoncent à des bergers la naissance du Sauveur : « Gloire, gloire à Dieu le père / Jusques au plus haut des cieux. / Paix aux hommes sur la terre / Qui sont fermes, courageux »... mais en utilisant la mélodie d'une célèbre chanson bachique d'Adam Billaut (1602-1662) : « Aussitôt que la lumière / A redoré nos côteaux / Je commence ma carrière / Par visiter mes tonneaux. /

1777, fut un théologien distingué. Il était aussi poète à ses heures et, pour la distraction des maîtres et élèves du séminaire du Bon-Pasteur, il composa deux comédies en un acte et en vers provençaux d'une verve naïve et locale : *Cristoou et Fresquièrre ou la Queue de l'âne arrachée* et *Mesté Mauchuan ou le Jugement de l'âne*.

⁵⁵ Né à Éguilles (Bouches-du-Rhône) le 19 septembre 1771, Joseph-Marius Diouloufet émigra en Italie durant la Révolution. À son retour en France, il se mit à écrire des poésies provençales, des fables et des contes toujours très bien accueillis. Il entreprit également la rédaction d'un dictionnaire franco-provençal mais il ne put l'achever, étant mort à Cucuron (Vaucluse) le 19 mai 1840. — DIOULOUFET (Joseph-Marius), *Noël royal en pot-pourri et en dialogue français et provençal*, Aix-en-Provence, de l'imprimerie d'Augustin Pontier, 1815, in-12, 8 pages.

Ravi de revoir l'aurore, / Le verre en main je lui dis : / Vois-tu sur la rive more / Plus qu'à mon nez de rubis. » Les bergers se plaignant de ce que l'on ait troublé leur sommeil, les anges les invitent à sa rendre à la crèche sur l'air de la *Marseillaise* : « Paix à vous, chers bergers, nos frères ! / Levez-vous, venez promptement. / Laissez vos troupeaux, vos bruyères, / Allez adorer un enfant (*bis*) »... chant de bien sinistre mémoire puisqu'il accompagna trop souvent des massacres. Les bergers go-guenards leur répondent « *Que vénès eici nous canta ? / Vous creïrias de nous talouna ?* » (Que venez-vous nous chanter ici ? / Espérez-vous nous tromper ?) sur l'air de *Cadet-Roussel*. Et ce dialogue — bien peu catholique ! — se poursuit sur les airs de *Malbrouck*, *Touro louro* (noël d'Avignon), *Digo Janeto*, le *Chant du Départ*, la *Carmagnole*, le *Ça ira* et le *Vive Henri quatre* !

L'abbé Julien⁵⁶ imagina, pour son Cercle catholique d'ouvriers de la rue Nau, un nouveau type de pastorale, populaire et vivante, dont le livret en patois marseillais fut composé par l'ouvrier doreur Antoine Maurel⁵⁷. Écrite pour le théâtre, elle tient aussi bien du mélodrame que du vaudeville : les anges y parlent provençal comme les bergers ; le peureux Pistachié joue un rôle de niais et excite l'hilarité durant toute la pièce ; des villageois incarnant des types populaires marseillais apportent des épisodes comiques ; et l'ensemble est encore animé par les nombreux couplets chantés dont les mélodies sont prises à des airs à la mode ou aux noëls traditionnels. La première eut

⁵⁶ Jean-Baptiste Julien naquit en 1805 dans la banlieue marseillaise d'un père modeste cordonnier. Ordonné prêtre en mai 1830, il fit une courte carrière ecclésiastique puisqu'il mourut à Marseille le 28 février 1848. Il se mit au service des ouvriers et de la jeunesse en leur procurant notamment de saines distractions.

⁵⁷ Voir sa notice biographique, annexe 2.

lieu le 26 décembre 1844, en trois actes. Pour développer le contenu évangélique l'abbé Julien commanda ensuite au poète estimé le baron Gaston de Flotte (1805-1882) un quatrième acte, en français, mettant en scène le roi Hérode et les Mages venus adorer Jésus.

André Chave (1799-1868) fit construire à Marseille par l'architecte Riboulet une belle salle, sur le plan des jeux de paume selon l'usage de l'époque⁵⁸ : il fut autorisé d'abord pour trois années sous le nom de Théâtre d'élèves et ouvrit ses portes le 27 novembre 1842. Cet établissement de mille deux cents places connut un grand succès avec la pastorale qu'il donnait tous les ans des fêtes de Noël jusqu'au 2 février. Après avoir joué diverses œuvres dont celle d'Antoine Maurel, le théâtre adopta vers 1859 ce qui sera nommé la *Pastorale Chave* : cette pièce avait été écrite, à une date qui n'a jamais été bien fixée, par Alberic Gautier⁵⁹, qui vendit son livret cent francs au directeur André Bestagne. Toujours fort bien jouée par de vrais Provençaux, la *Pastorale Chave* subit de nombreux remaniements, des ajouts et suppressions qui lui permirent de rester la plus populaire en Provence jusqu'à la première guerre mondiale.

⁵⁸ La salle était trop longue et pas assez large si bien que de nombreux spectateurs n'avaient pas une très bonne vision de la scène. L'établissement était également le palais des courants d'air, ce qui lui mérita l'appellation de « la boîte aux rhumes ». Enfin, ce théâtre ne pouvait ouvrir que le dimanche et n'avait pas l'autorisation d'afficher ni d'ouvrir un bureau de location en ville. Malgré tous ces embarras, il devint rapidement la troisième scène de Marseille.

⁵⁹ Alberic Gautier naquit le 25 février 1825 à Auriol (Bouches-du-Rhône), d'où toute sa famille était originaire ; son père était tailleur d'habits. Dans son acte de mariage à Marseille le 11 août 1846 avec Irma Milliaud, il se dit musicien. Il perdit rapidement son épouse, décédée le 22 mars 1851 en mettant au monde sa fille Louise ; lui-même mourut avant 1873.

Enfin, Pierre Bellot fit publier à Marseille en septembre 1851 sa *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ...* qui connut un succès tout particulier dans le Var.

Les pastorales appartiennent au théâtre populaire : elles sont généralement jouées par des acteurs amateurs sur des scènes improvisées sommairement aménagées.

Au XIX^e siècle en Provence les écoles religieuses, les patronages de garçons et les congrégations de jeunes filles se plaisaient à organiser pour les fêtes de Noël des spectacles pastoraux sur le thème de la Nativité : quelques gamins costumés en anges et bergers, en Joseph et Marie, en mages débitaient un petit texte dans lequel de nombreux noëls traditionnels ou plus récents étaient chantés et repris par l'assemblée ; le public était constitué par les familles ou les paroissiens.

De petites pastorales, très religieuses, furent également imprimées, nécessitant des moyens scéniques simples⁶⁰.

Enfin, quelques pastorales plus importantes, requérant une troupe plus fournie, une figuration nombreuse, des chœurs et instruments, offraient un véritable spectacle théâtral dans lequel l'élément religieux tenait une place mineure, laissant le champ libre à des facéties très profanes : les plus célèbres furent celles d'Antoine Maurel et de Pierre Bellot.

L'interprétation des pastorales a toujours été très libre, un peu comme si le texte littéraire établi par un auteur constituait seulement un canevas qu'un chacun pouvait arranger à sa guise pour y faire entrer ses élucubrations personnelles. Par exemple : « Enfin il existe à Marseille une Pastorale classique celle d'Antoine Maurel, qui s'y joue depuis une cinquantaine

⁶⁰ Voir une liste annexe 1.

d'années et qui a beaucoup dégénéré, par des traditions burlesques et l'introduction de la musique de café-concert à la place des vieux airs provençaux. ⁶¹ »

Dans les bourgs et villes de Provence, de petits théâtres sans grands moyens proposaient des spectacles très appréciés. Ils entretenaient une troupe sédentaire généralement très étique et variaient leur programme en produisant des artistes de passage apportant des attractions très diverses : acrobates, équilibristes, gymnastes, montreurs d'animaux et dompteurs, prestidigitateurs et illusionnistes, hypnotiseurs, etc. Et, à l'époque de Noël, la programmation d'une pastorale assurait un succès certain au directeur.

Ces petits établissements avaient un public d'habitues, prévenus oralement d'une séance à l'autre ou par des affiches placardées sur la porte : ils ne publiaient pas d'annonces dans la presse locale et il est aujourd'hui très difficile de connaître leur activité précise.

Toulon posséda plusieurs de ces théâtres construits le plus souvent dans des baraques en bois.

Le théâtre populaire n'intéressait pas la grande presse qui, au mieux, parlait du répertoire national interprété dans les premières salles. La presse locale elle-même fut peu empressée à faire valoir ces productions du terroir. À Toulon, par exemple, le premier journal publié, *Le Toulonnais*, dont le numéro 1 est daté « jeudi 1^{er} janvier 1835 », ne traita d'abord que d'affaires africaines, de Marine et de choses militaires ; il fallut attendre les années quarante pour avoir une première rubrique théâtrale.

⁶¹ *La France*, 57^e année, n° 358, jeudi 26 décembre 1918, page 2, colonnes 4-5 ; article de Guillot de Saix.

Mais la pastorale étant un spectacle très populaire suivi par un public nombreux, la presse locale faisait parfois exception, publiant quelques annonces et même de petits comptes rendus.

Le dépouillement systématique de ces journaux permet de suivre la vogue des « grandes » pastorales jouées sur les scènes secondaires : la *Pastorale Chave* jouée à Marseille sur le théâtre du même nom, la pastorale d'Antoine Maurel et celle de Pierre Bellot obtinrent les plus grands succès.

Je m'intéresserai ici à la pièce de Pierre Bellot car elle a connu la plus grande faveur dans le département du Var et à Toulon.

La pastorale de Pierre Bellot

En 1851 Pierre Bellot ⁶² s'essaya dans le genre éminemment populaire de la pastorale, pensant probablement y retrouver la faveur du public, et livra son œuvre à l'impression à la mi-septembre : « Les amis de la poésie provençale n'apprendront pas sans un vif plaisir la mise sous presse d'une nouvelle publication de Pierre Bellot. Elle a pour titre : *Naissance de N. S. Jésus-Christ ou crèche-pastorale*, en 4 actes et 8 tableaux ; cet ouvrage qui doit paraître lundi prochain à la librairie de M. Boy, située au coin des Allées, ne peut manquer d'être accueilli par le public marseillais avec faveur et succès ⁶³. »

À la parution de l'ouvrage, la *Gazette du Midi* lui consacra un long article déplorant que le mystère chrétien eût été dénaturé par des fantaisies bien peu dignes d'y figurer ⁶⁴.

⁶² Voir sa notice biographique, annexe 2.

⁶³ *Gazette du Midi*, n° 5760, vendredi 19 septembre 1851, « Nouvelles du Midi », page 2, colonne 2.

⁶⁴ *Gazette du Midi*, n° 5782, mercredi 15 octobre 1851, pages 1-2, colonnes 1-4.

Le livret (édition de 1851)

Le livret annonce quatre actes et sept tableaux, mais les tableaux n'y sont pas indiqués de manière explicite...

Acte Premier. — Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge à Bethléem : une salle à manger, au milieu, est flanquée de deux chambres à droite et à gauche. Le voyageur Martéou entre et commande à dîner. Il veut ensuite dormir et, comme l'auberge est pleine, les deux garçons de service, Lucullus et Jobard, l'envoient dans un lit déjà occupé par un nègre. Sur ces entrefaites, Joseph et Marie heurtent à l'huis et le patron Fricot leur propose son étable. Martéou « ronflant comme un cochon », Lucullus et Jobard lui barbouillent le visage d'une peinture noire. Réveillé en sursaut par les appels des farceurs, Martéou se lève, rajuste sa cravate devant un miroir et, y voyant une figure toute noire, part se recoucher en s'écriant : *Que soun taloun eici : ant reveillat lou nègre !* « Qu'ils sont sots ici : ils ont réveillé le nègre ! »

Acte II. — Dans un vaste champ entouré de collines, des bergers se chauffent auprès d'un grand feu. Il fait nuit, les moutons sont à l'abri car un orage arrive. Un ange leur apparaît dans une nuée, qui leur annonce la naissance de Jésus : les nuages se dissipent subitement et le ciel est constellé d'étoiles brillantes. Depuis la fenêtre de leur maisonnette l'ivrogne Délicat et sa femme Délicado observent la scène. Les bergers se mettent en marche vers l'étable de la Nativité suivis de Délicat et de sa femme.

Acte III. — Au pied de hautes montagnes neigeuses le paysage montre des ponts, des moulins, des fermes isolées. Le soleil brille ; des personnages chargés de paniers vont et viennent. Toupin, Rifouart et Maoucouroux, trois brigands sortis de leur repaire, discutent : M^{me} Délicat ne voulant pas leur remettre son

argent, ils la ligotent. Les bergers arrivent en chantant et libèrent M^{me} Délicat. Les vieux Nourat et Nourado puis l'aveugle et son fils se joignent à eux.

Acte IV. — Le décor représente le palais du roi Hérode. Hérode s'entretient avec son confident Eleazar. Trois rois sont annoncés : ils informent Hérode de la naissance de Jésus. Hérode leur indique le chemin.

Dans un dernier tableau intitulé « Crèche » on voit l'étable et l'auberge de Bethléem. Les astres brillent et l'on entend une musique céleste. Tous les marcheurs s'approchent de l'étable de la Nativité, entourée d'anges, défilent devant le nouveau-né et lui remettent de modestes présents. Les rois-mages arrivent en cortège, saluent Jésus d'un triple *Salamalek !* et se prosternent devant le nouveau-né :

*Ti qu'estar piou pouissantu
Piou grandi que Mahomet ;
A ti fasir salamalek !
Non siamo piou mahometantu,
Per ti nostra fiotta tagliar,
A ti nostreis corazon dar.*

tandis que les négrillons qui les accompagnent dansent en chantant :

*Si si la si si ni, banananah, houalek,
Si si la si si ni, banananah, houalek,
Salamalek.*

La pièce s'achève ainsi sur un morceau qui tient plus de la farce que de l'adoration religieuse, probablement inspiré par la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme* de Molière.

Le livret de Bellot est rarement joué mot à mot : la plupart des sociétés qui ont adopté cette pièce l'ont enrichie d'épisodes, de tableaux, voire d'actes supplémentaires et ont développé les parties musicales.

La création

C'est dans un contexte politique bien particulier que s'acheva l'année 1851 : Louis-Napoléon Bonaparte, qui approchait du terme de son mandat non renouvelable, profita des dissensions qui agitaient les partis pour s'emparer du pouvoir par le coup d'État du 2 Décembre. Après avoir maté dans le sang les velléités de révolte, il se fit attribuer un nouveau mandat de dix ans par le plébiscite du 21 décembre 1852. Les esprits, fort préoccupés par les événements, se détournèrent alors des réjouissances et les théâtres de France connurent de grandes difficultés : la première de la pastorale de Bellot intervint donc dans un contexte très défavorable.

En tant que Marseillais Bellot rechercha d'abord une scène dans sa ville natale et le théâtre du Gymnase l'accueillit avec empressement : « Mais cette année, l'administration du Gymnase s'est emparée de l'œuvre excentrique de notre compatriote, et elle va monter la *Naissance du Christ* avec un luxe de mise en scène inusité. M. Pellegrin, dit-on, se serait décidé à commander pour cette circonstance quatre décors complets entièrement neufs. ⁶⁵ » — « Qu'il nous suffise d'ajouter que M. Girel a déployé dans la mise en scène toutes les ressources d'une habileté dont il a déjà donné des preuves si honorables et si nombreuses. M.

⁶⁵ *Courrier de Marseille*, n° 2514, vendredi 24 octobre 1851, « Nouvelles locales », page 2, colonne 3 ; article repris dans *La Patrie*, 11^e année, n° 302, 29 octobre 1851, page 4.

Ponçon a fait les décors, et la musique est de M. Rey ; une telle association réunit toutes les conditions du succès. ⁶⁶ » Et, dans le fascicule complémentaire joint à la pastorale à la fin de l'année, Bellot explique les changements que la troupe du Gymnase avait introduits au cours de ses répétitions et adresse ses remerciements au régisseur Alexandre Girel (Marseille, 1806-1878), au décorateur Ponçon ainsi qu'au chef d'orchestre Rey.

Aucun des cinq quotidiens publiés dans les Bouches-du-Rhône en décembre 1851 — *Courrier de Marseille*, *Gazette du Midi*, *Le Nouvelliste*, *Le Peuple*, *Le Sémaphore de Marseille* — n'ayant une véritable rubrique théâtrale, il est difficile de connaître exhaustivement les programmes des scènes de la grande cité phocéenne ; mais dans les indications données *passim* entre le 20 décembre 1851 et le 10 janvier 1852, la pièce de Bellot n'apparaît jamais.

Qui plus est, dans le grand feuilleton ⁶⁷ qu'il consacra le 25 décembre 1851 au théâtre du Gymnase, le *Sémaphore de Marseille* ne nomma pas une seule fois Bellot.

La pastorale de Bellot ne fut donc pas jouée à Marseille, comme cela a parfois été écrit d'une manière très erronée. Et Émile Ripert, bon connaisseur de la vie culturelle dans la capitale rhodanienne, évoque même une interdiction, qui sera donc survenue au dernier moment : « en 1851 Bellot veut faire représenter à Marseille une pastorale ; on l'interdit ; il est obligé de se faire jouer à Toulon ⁶⁸ » !

⁶⁶ *Le Nouvelliste (Marseille)*, 9^e année, n° 3187, mercredi 24 décembre 1851, « Variétés », page 3, colonne 4.

⁶⁷ *Sémaphore de Marseille*, 24^e année, n° 7326, jeudi 25 décembre 1851, « Feuilleton », page 1 colonnes 1-4 et page 2 colonnes 1-3. Ce feuilleton est signé « Bénédict ».

⁶⁸ RIPERT (Émile), *La Renaissance provençale*, page 275.

Heureusement, l'œuvre nouvelle avait été reçue la même année par une autre scène.

Le directeur toulonnais Ernest Viallet, voulant faire revenir le public dans sa salle, décida de monter pour les fêtes de fin d'année la *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou Crèche pastorale* qui venait d'être publiée.

La *Coumedio*⁶⁹ était alors le premier théâtre de Toulon : le directeur nommé par la municipalité engageait une troupe sédentaire de comédie et d'opéra, un orchestre d'environ quarante instrumentistes, quelques choristes faisant chefs d'attaque quand les chœurs étaient renforcés et des figurants. Jusqu'à sa fermeture en juin 1862 cet établissement, si modeste que nul ne songea jamais à le nommer « Grand-Théâtre », fut cependant au cœur de la vie culturelle de la cité. Attirant un public populaire, il ne dédaignait pas de produire parfois, en sus de son répertoire dramatique et lyrique, des spectacles mineurs — équilibristes, prestidigitateurs, montreurs d'animaux savants — ou encore des œuvres locales en langue vernaculaire toujours promises aux plus beaux succès : c'est ainsi qu'il accueillit, à la Noël 1851, la pastorale nouvelle de Pierre Bellot.

Le théâtre de Toulon ne négligea rien pour hisser l'œuvre au niveau d'un véritable opéra-comique :

Grande Crèche Pastorale⁷⁰.

La mise en scène de la CRÊCHE que M. Viallet a eu l'heureuse idée de monter se poursuit avec une grande activité. Les

⁶⁹ ATTENTION : le théâtre actuel de Toulon, édifié entre le boulevard de Strasbourg et la place Victor-Hugo, n'existait pas en 1851 puisqu'il a été inauguré le 1^{er} octobre 1862. La *Coumedio* se trouvait alors près du rempart de Vauban, aujourd'hui démolé, et il n'en subsiste plus que la porte d'entrée que l'on peut encore voir dans la rue Denfert-Rochereau.

décors sont peints, les costumes confectionnés, les pièces mécaniques terminées. On parle d'un soleil éblouissant, d'une étoile des Mages du plus bel effet et d'une foule de choses propres à donner à ce spectacle toute la splendeur, toute la magnificence dont il est susceptible. Les *sanctus*, les Noëls, les cou-plets provençaux sont bien choisis. On y entendra la musique de Verdi, les chœurs de *Joseph* de Mehul, les suaves mélodies du *Désert*, de Félicien David. Enfin, M. Viallet n'a rien négligé pour attirer la foule aux représentations de la CRÊCHE et nous croyons sans peine qu'il méritera les suffrages de tous.

GRANDE

CRÊCHE PASTORALE,

Pièce en cinq actes, sept tableaux et à grand spectacle, en français et provençal, par PIERRE BELLOT.

DÉCORS ET COSTUMES NOUVEAUX.

AVIS.

L'Administration a fait des frais considérables pour monter la Crèche avec un luxe de décors et une pompe de mise en scène inusités jusqu'à ce jour, et pour rendre l'exécution digne en tous points du sujet grandiose qui a inspiré l'œuvre ; elle s'est d'ailleurs fait un devoir de conserver à ces traditions populaires tout le charme de leur naïveté et jusqu'aux anachronismes consacrés par l'usage. Les Crèches ont eu, de temps immémorial le privilège d'exciter dans les cœurs provençaux un religieux enthousiasme, et ces amusements de nos pères n'ont été, il faut l'avouer, remplacés par aucun spectacle aussi inoffensif, aussi moral. C'est ce qui explique comment, à travers tant de vicissitudes, leur vogue s'est maintenue avec le même éclat que par le passé, et pourquoi de nos jours encore, elles sont le rendez-

⁷⁰ *Le Toulonnais*, 17^e année, n° 2620, lundi 22 décembre 1851, page 3, colonnes 2-3 ; article d'Eugène Aurel.

vous obligé des femmes, des enfants, des vieillards, du riche comme du pauvre, de toutes les classes, en un mot, et de tous les âges.

L'auteur a considéré sa tâche comme sérieuse, et l'administration, en ne reculant devant aucune dépense pour représenter dignement le plus grand fait de l'histoire universelle, témoigne qu'elle apprécie la haute moralité de l'œuvre qu'elle a l'honneur d'offrir au public toulonnais.

Il ne sera donné avec la Crèche aucune représentation profane.

Pour étoffer le spectacle, la pièce fut enrichie de deux tableaux et de toute la musique nécessaire. La version présentée comporta ainsi neuf tableaux : 1° l'auberge, 2° les bergers, 3° l'apparition de l'ange, 4° les bohémiens, 5° Hérode, 6° les mages, 7° la crèche, 8° le massacre des Innocents, 9° l'apothéose⁷¹. Et, en plus de la musique écrite exprès pour l'œuvre, le metteur en scène intercala de nombreux autres chants religieux, ainsi qu'un *Gloria* et le chœur des bergers du second acte de la composition d'Adolphe Guiol⁷². Le succès fut au rendez-vous :

Grande Crèche Pastorale⁷³.

Il ne faut pas juger la représentation de la *Crèche pastorale* au point de vue dramatique, mais au point de vue de l'art. De quoi s'agit-il en effet ? de reproduire d'une manière exacte et fidèle le plus grand événement de l'histoire du monde ; or nous

⁷¹ *Le Toulonnais*, 17^e année, n° 2619, vendredi 19 décembre 1851, « Théâtre. Crèche pastorale », page 5, colonne 3.

⁷² Adolphe Guiol (1814-1889), violoniste et compositeur, fut le principal musicien de Toulon au milieu et dans la seconde moitié du XIX^e siècle : premier violon au théâtre (1835-1845) puis premier chef (1846-1852 et 1856-1857) ; concertiste ; professeur recherché par de nombreux élèves ; directeur de l'orphéon Piffard (1861-1872) ; marchand de musique. Voir : AMANN

doutons fort qu'il soit possible d'y réussir mieux qu'on ne l'a fait. Tout le spectacle est dans les deux derniers tableaux, celui de la Crèche et celui de l'Apothéose. Le premier est bien saisi, bien ordonné. Les ustensiles, les meubles, le bœuf, l'âne, le coq, les groupes de pèlerins, les épisodes que nous a transmis la tradition, rien n'y manque. Le second est plein de splendeur et de magnificence ; ce ciel entr'ouvert un moment, pour laisser pénétrer nos regards dans la demeure des anges est d'un effet merveilleux.

Il n'y a du reste qu'une voix là-dessus, et nous sommes convaincu que notre population tout entière voudra voir cet imposant spectacle, offert aux yeux, pendant lequel les sens sont tout à la fois émus et charmés à l'audition d'un beau Noël d'Adam, admirablement chanté par Mme Becker.

Nous devons des éloges à M. Jolly⁷⁴ qui a peint les décors ; à M. Guiol qui a composé la délicieuse musique du *gloria*, des couplets et du chœur des bergers du second acte ; à M. Ramonat, excellent chanteur comme toujours ; à M. Vermez qui s'est multiplié et a su être tour à tour amusant et dramatique ; à Mlle Thérèse ; à M. Valet ; à M. Rigal⁷⁵ et à tous les artistes dont pas

(Dominique), *Le Musicien toulonnais Adolphe Guiol*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, décembre 2012, 47 pages.

⁷³ *Le Toulonnais*, 17^e année, n° 2623, mercredi 31 décembre 1851, page 2, colonne 3 ; article d'Eugène Aurel.

⁷⁴ NDLR : Paul Mallet, dit Paul Jolly (Toulon, 1845-1911), peintre et lithographe.

⁷⁵ NDLR : l'acteur Jean Rigal, né à Chartres (Eure-et-Loir) le 10 prairial an VI (29 mai 1798) et mort à Toulon le dimanche 10 août 1862, effectua quarante-trois campagnes théâtrales à Toulon (1813-1829, 1832-1844, 1845-1862), constamment redemandé par le public, et notamment le public populaire, qui appréciait son comique, peut-être un peu facile, mais déchaînant toujours l'hilarité dans la salle.

un seul n'a oublié la réserve, la retenue, qu'il fallait apporter à l'exécution de l'œuvre dont il était l'un des interprètes.

Le jeudi 1^{er} janvier en soirée, la ville étant illuminée, de nombreux promeneurs se répandirent dans les rues et la cinquième représentation de la *Crèche-Pastorale* fut très appréciée :

Hier soir la ville a été illuminée. Le temps s'étant radouci, de nombreux promeneurs se sont répandus dans les rues, et une foule de citoyens paisibles ont pu jouir de ce coup-d'œil. La direction du théâtre donnait la cinquième représentation de la Crèche, qui avait attiré un grand nombre de spectateurs. À l'entrée de la salle, au milieu de deux ifs, on lisait ces vers placés sur un transparent :

De larmes et de sang autrefois abreuvée,
Par un Napoléon la France fut sauvée.
Cinquante ans ont passé : le peuple consterné
Voit le même fléau contre lui déchainé ;
Cinquante ans ont passé : la France gémissante
Sous un Napoléon renaît riche et puissante ;
Cinquante ans ont passé : sept millions de voix
Sacrent Napoléon pour la seconde fois ⁷⁶.

Au total, la pastorale de Bellot fut jouée au moins huit fois à Toulon jusqu'au dimanche 8 février 1852 ⁷⁷.

⁷⁶ *Le Toulonnais*, 18^e année, n° 2624, vendredi 2 janvier 1852, « Chronique Locale », page 2, colonnes 1-2 ; article d'Eugène Aurel.

⁷⁷ Après la cinquième le jeudi 1^{er} janvier, *Le Toulonnais* annonce en effet des représentations le lundi 19, le lundi 2 février et dimanche 8. — À la dif-

Les dernières années de Bellot

Les dernières années de Pierre Bellot furent assombries par plusieurs deuils très rapprochés : après avoir perdu son épouse en 1843, il vit disparaître son fils Antoine en 1853, son fils Jules en juillet 1852 et l'épouse de celui-ci en février 1853, sa fille Calixte en juillet 1852, une petite-fille en décembre 1851 et un petit-fils en septembre 1852.

Et il acheva son existence dans sa ville natale le 3 septembre 1855, victime de l'épidémie de choléra.

férence des établissements secondaires présentant généralement un spectacle unique donné chaque soir tant que le public affluait, les principales scènes devaient varier leur répertoire pour satisfaire leur clientèle : elles montaient donc plusieurs pièces en même temps et les présentaient alternativement.

NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

OU

CRÈCHE-PASTORALE

EN 4 ACTES ET 7 TABLEAUX,

AVEC TOUS LES ANACHRONISMES D'USAGE,

En vers Français et Provençaux,

PAR PIERRE BELLOT.

PROLOGUE : L'AUBERGE. — 1^{er} TABLEAU : LES BERGERS. — 2^{me}
APPARITION DE L'ANGE. — 3^{me} LES BOHÉMIENS. — 4^{me} HÉRODE.
— 5^{me} LES MAGES. — 6^{me} LA CRÈCHE. — 7^{me} APOTHÉOSE.



MARSEILLE.

SE VEND A LA LIBRAIRIE PROVENÇALE,

Au coin des Allées, chez BOY, Editeur.

1851

68

Page de titre de la première édition (Marseille, 1851)

IV — LA PASTORALE À TOULON

Les pastorales étant généralement mises en scène par des amateurs, la presse ne rendait guère compte de ces séances et il est bien difficile d'en établir la chronique.

Les Toulonnais étaient très friands de ce spectacle et les imprésarios s'activaient pour le leur procurer : différentes pièces furent ainsi représentées dans la ville et c'est celle de Pierre Bellot qui y obtint toujours les plus beaux succès.

Janvier 1853

Lassé des difficultés incessantes générées par le théâtre, le conseil municipal décida le 15 mai 1852 que le directeur ne recevrait dorénavant que la jouissance gratuite de la salle et que, pour le reste, il était libre de choisir tel type de spectacle conforme à ses intérêts : plusieurs artistes avaient demandé la direction pour l'année théâtrale 1852-1853... mais avec de telles conditions ils se refusèrent bien vite.

Le privilège fut finalement attribué à Achille Milhaud, un artiste dramatique marseillais. Il signa, le 15 septembre, avec le maire Augustin Reynaud une convention lui prescrivant une année théâtrale de six mois du 1^{er} octobre au 31 mars ; une troupe et un orchestre pouvant donner le vaudeville, la comédie, le drame et le mélodrame ; trois représentations par semaine — les mardis, jeudis et dimanches, — soit douze par mois. En échange il avait la jouissance gratuite de la salle, de ses dépendances et du matériel appartenant à la ville ou au machiniste Gustave Baubet.

69

En l'absence de toute subvention, Milhaud avait constitué une troupe restreinte composé d'une vingtaine d'acteurs et débuta le mardi 19 octobre. Pour compenser la faiblesse de sa troupe il attira tous les artistes de passage dans la région. C'est ainsi qu'il put présenter la *Crèche pastorale* avec une troupe d'amateurs venue du théâtre Chave de Marseille et renforcée par les *Quarante Chanteurs montagnards français*, un chœur d'hommes d'origine béarnaise fort célèbre qui se trouvait alors dans la ville⁷⁸.

1860-1861

Pour l'année théâtrale 1860-1861, la municipalité toulonnaise reçut cinq candidatures au privilège et l'accorda finalement pour trois ans à Antoine Petrin dit Tony (1812-1874), chaudement recommandé par diverses personnes⁷⁹.

La situation des théâtres s'étant quelque peu améliorée, Tony forma deux troupes : une pour le grand opéra et l'opéra-comique et une autre pour la comédie, le drame et le vaudeville, ayant

⁷⁸ Pour ces chanteurs montagnards, voir notamment *Le Toulonnais*, 19^e année, n° 2776, lundi 3 janvier 1853, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4 ; n° 2778, vendredi 7 janvier 1853, « Nouvelles locales », page 2, colonne 2 ; et n° 2781, vendredi 14 janvier 1853, « Nouvelles locales », page 2, colonne 1. — À cette époque le théâtre Chave jouait généralement la pastorale d'Antoine Maurel. La presse locale n'a pas mentionné le nombre de représentations données.

⁷⁹ Lors de sa première demande de la direction toulonnaise en 1859, Tony se présenta lui-même ainsi : « Fils d'un honorable directeur, chef d'orchestre pendant 15 ans j'ai été appelé à diriger les théâtres de Nîmes et Angers de 1846 à 1855. Nommé directeur du théâtre de Versailles en 1855, j'y suis resté trois ans et je quitte Nancy à la fin de ma campagne, contre le gré des autorités et du public. Propriétaire au Mans, jouissant d'une position

quelques acteurs en commun. L'ouverture eut lieu le jeudi 6 septembre 1860.

Outre son programme d'opéras et opérettes, drames et comédies, vaudevilles, Tony proposa d'autres spectacles et fit défiler sur sa scène les artistes en renom de passage dans la ville.

Il produisit ainsi la pastorale de Pierre Bellot avec la musique rajoutée par Adolphe Guiol et l'addition de quatre pièces « religieuses » : la *Marche aux Flambeaux* de Meyerbeer, le *Noël d'Adam*, un chœur et la prière du *Moïse et Pharaon* de Rossini. La première fut donnée le mercredi 26 décembre 1860⁸⁰.

Pour la troisième année de son privilège (1862-1863), Tony se transporta dans le nouveau théâtre dont il fit l'inauguration le 1^{er} octobre. Ce temple de l'art lyrique n'accueillit que le grand répertoire et la pastorale trouva alors refuge sur les petites scènes toulonnaises.

1861-1862

La Grande Loge du Champ-de-Mars édiflée en 1858 était un théâtre en bois de belles dimensions très confortablement installé avec loges, parterre, parquet et premières. Son propriétaire, Jean Baptiste Fontaine⁸¹ y produisait tout type de spectacles et notamment la pastorale de Pierre Bellot :

honorablement acquise, j'ai en toute propriété un matériel immense aussi riche que complet tant en décors, meubles accessoires que costumes, partitions d'opéra et armes. » (Archives municipales de Toulon, carton 3.R^{IV}.7, lettre du 25 février 1859).

⁸⁰ *Le Toulonnais*, 26^e année, n° 3985, samedi 29 décembre 1860, « Théâtre », page 2, colonnes 2-3. — Le nombre de représentations n'a pas été précisé par la presse locale.

⁸¹ Voir sa notice biographique, annexe 2.

Grande Loge du Champ-de-Mars⁸²
Aujourd'hui mercredi, 25 décembre 1861

1^{re} représentation de :

LA CRÛCHE PASTORALE

en 4 actes et 8 tableaux et un prologue
avec tous les anachronismes d'usage

Par Pierre BELLOT

PROLOGUE. : L'auberge, — 1^{er} tableau. Les bergers, — 2^{me} tableau. L'apparition de l'ange, — 3^{me} tableau. Les bohémiens, — 4^{me} tableau. Hérode, — 5^{me} tableau. Les Mages, — 6^{me} tableau. Massacre des innocents, — 7^{me} tableau. La Crèche, — 8^{me} tableau. L'Apothéose.

Pour cette reprise, le quatrième acte avait été augmenté de deux scènes en vers français écrites par Maxime Guffroy⁸³ et intitulées « Le songe d'Hérode⁸⁴ ».

Décembre 1872

En décembre 1872, c'est le théâtre des *Champs-Élysées* qui donna la pastorale de Bellot⁸⁵ jouée par une troupe d'amateurs ; la presse n'en souffla mot... Cette salle, construite à l'angle de la rue Colbert et du boulevard de Strasbourg, primitivement

⁸² *Le Toulonnais*, 27^e année, n° 4135, mardi 24 décembre 1861, page 3, colonne 5. Septième représentation le mardi 31 décembre.

⁸³ Maxime Guffroy (1826-1896), écrivain, professeur de lettres.

⁸⁴ GUFFROY (Maxime), *Addition en vers français au 4^e acte de la pastorale de feu Bellot*, Toulon, imprimerie de L. Laurent, sd, in-8°, 8 pages ; 1/ Toulon, 25 décembre 1861.

⁸⁵ *Le Toulonnais*, 38^e année, 2^e série, n° 828, jeudi 26 et vendredi 27 décembre 1872, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

destinée à un manège équestre éphémère, fut ensuite utilisée comme brasserie, café-concert, théâtre. Son nouveau propriétaire, le cafetier toulonnais Célestin Tron, né à Londres (Angleterre) vers 1823, entreprit de la rénover entièrement mais il mourut le 5 mars 1870. L'un de ses frères acheva les travaux et installa un orchestre de vingt musiciens, assurant le plus grand succès à cet établissement.

Janvier 1874

En janvier 1874 l'œuvre de Bellot revint à Toulon, sur le Théâtre des Variétés jouée par une troupe d'amateurs composée d'une vingtaine d'acteurs, de figurants et de tambourinaires :

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS⁸⁶.

GRANDE PASTORALE

Pièce biblique en 5 actes et 5 tableaux.

Prologue

L'AUBERGE.

1^{er} acte — 1^{er} tableau

LE RÉVEIL DES BERGERS.

APPARITION DE L'ANGE.

2^e tableau

LE BOHÉMIEN ET SON FILS.

2^e acte

LA FERME.

⁸⁶ *Le Progrès du Var*, 6^e année, n° 1302, dimanche 11 janvier 1874, page 3, colonne 5. Et de nouveau dans *Le Progrès du Var*, 6^e année, n° 1303, lundi 12 & mardi 13 janvier 1874, page 3, colonne 5. Ces deux annonces ne furent suivies d'aucun compte rendu. — Jean-Baptiste Fontaine étant décédé le 28 août 1871, ses fils Marius (1844-1897) et Aimé (né en 1845) avaient repris ses affaires.

3e tableau
LEIS PAOUROUS.

3e acte
LES TRIBULATIONS DE PISTACHIER

4e acte
LE ROI HÉRODE.

4e tableau
LE MASSACRE DES INNOCENTS
CHATIMENT DU ROI HÉRODE.

5e acte
L'ÉTABLE DE BETHLÉEM
ADORATION DES ROIS MAGES

ET DES BERGERS

5e tableau
APOTHÉOSE.

1876-1877

74

À Noël 1876 Bellot fut de nouveau joué à Toulon aux *Champs-Élysées* par une troupe d'amateurs de la ville du lundi 25 décembre au mercredi 24 janvier, soit environ vingt-cinq représentations.

Selon l'habitude, les acteurs avaient quel que peu développé la pièce : « Depuis le 25 décembre, les représentations de la *Grande Pastorale*, dite Bellot, se succèdent chaque soir avec un succès toujours croissant. Diverses scènes comiques et très réussies ont été ajoutées à l'œuvre primitive. L'acte *en français*, intitulé *le Palais d'Hérode*, est presque entièrement nouveau. Il est dû à la collaboration de MM. Daccorre, grand premier rôle, et Bérenguer, ouvrier du port. ⁸⁷ »

⁸⁷ *La Jeune République*, 2^e année, n° 39, lundi 8 janvier 1877, « Départements. Toulon », page 3, colonne 3. — Le mois précédent, un journal local avait précisé : « À propos de la *Pastorale*, dont la première représentation

Janvier 1880

Après sa fermeture en juin 1862, l'ancien théâtre de Toulon avait été fort délaissé. En mai 1879, la salle fut demandée par le tapissier toulonnais Bernard Léveré⁸⁸ qui proposait de la consolider et de la décorer afin de pouvoir y donner des bals, concerts, représentations, soirées de famille et autres divertissements. Sur avis de sa commission des travaux, le conseil municipal autorisa le 7 mai la location pour une durée de trois, six ou neuf ans. En outre, le locataire devait effectuer sous la surveillance du personnel de la ville un certain nombre de travaux : nettoyage de la scène et de la salle du sol au plafond ; badigeonnage de tout l'intérieur du théâtre et crépissage de toutes les parties où ce travail sera nécessaire ; peinture du cadre de la scène avec armoiries de la ville et effigie de la République ; tapisserie des loges et des balcons des galeries ; entretien de la salle dans un état de propreté pendant toute la durée du bail.

Dès qu'il fut en possession de son bail, Léveré dévoila son intention qui était d'ouvrir un véritable théâtre secondaire accueillant une troupe locale et celle du Gymnase marseillais.

En janvier 1880, la salle rénovée accueillit la pastorale de Bellot :

aura lieu lundi soir au théâtre des Variétés, nous sommes priés d'annoncer que la septième scène du quatrième acte, écrite en français, a été prise dans le *Palais d'Hérode*, du poète Gaston de Flotte. » (*Le Progrès du Var*, 8^e année, n° 2214, dimanche 24 décembre 1876, « Chronique de Toulon », page 2, colonne 5).

⁸⁸ Bernard Léveré naquit à Brignoles le 27 février 1845. Durant son enfance sa famille s'installa à Toulon et Bernard y fit son apprentissage de tapissier. Il s'y maria le 29 avril 1871 avec Augustine Peine née à Toulon le 11 octobre 1848. Leur fils Paul (1875-1949) fut un peintre de paysages très apprécié.

75

Le Vieux-Théâtre que dirige M. Bernard et dans lequel on joue maintenant la Pastorale, a repris ses anciens airs de fête et fait presque tous les soirs salle comble. Le directeur est content et le public aussi, ce qui n'arrive pas toujours. La salle est très-bien chauffée, richement décorée, et grandiosement éclairée. M. Bernard n'a rien regretté, du côté de la lumière, il y en a une profusion, et ce n'est pas de reste, même dans notre siècle, qu'on appelle à tort ou à raison le siècle des lumières.

Les artistes engagés par le directeur interprètent l'œuvre populaire de Bellot d'une façon supérieure.

Tous méritent nos éloges les plus sincères et c'est de grand cœur que nous les leurs accordons. Les décors tout flambrants neufs sont artistement peints par M. Allard, un décorateur de beaucoup de talent et d'une grande modestie, ce qui semble incompatible.

Tous les soirs la salle retentit de bravos enthousiastes et d'applaudissements unanimes, elle a repris ses succès d'autrefois et nous en sommes pleinement satisfait pour le nouvel impresario [...] ⁸⁹.

1881-1882

En 1880, le félibre Dray fit édifier un théâtre en bois d'une construction très légère sur un emplacement appartenant à Baptiste Botto propriétaire de la *Taverne Alsacienne*, au coin de la place de la Liberté et de la rue Picot. Il y installa son Théâtre provençal : compte tenu de son esthétique, le populo le rebaptisa bien vite « La Cage à Poules ⁹⁰ » ! Une troupe dirigée

⁸⁹ *Le Progrès du Var*, 12^e année, n° 3068, mercredi 7 janvier 1880, « Les coulisses », page 2 colonne 5 et page 3 colonne 1.

⁹⁰ ROSSI (François), *Archives théâtrales*, 4^e partie, chapitre II, folios 17-18.

par Cazal et C^{ie} y joua du mardi 27 décembre 1881 au samedi 7 janvier 1882 une pastorale dont l'auteur n'est pas mentionné : *Le Petit Var* annonça neuf représentations.

1882-1883

Le photographe toulonnais Joseph Rampin ⁹¹ avait fait construire en 1878 une belle salle de spectacle à l'angle du boulevard de Strasbourg et de la place de la Liberté que le félibre Dray exploita d'abord.

En 1881, il en prit la direction sous l'appellation Théâtre des Familles et y donna la pastorale de Bellot l'année suivante :

THÉÂTRE DES FAMILLES. — Pendant les Fêtes de Noël, le Théâtre des Familles représentera la *Crèche* grande pièce biblique en 8 tableaux par M. Bellot, de Marseille.

Des décors et des costumes nouveaux ont été spécialement confectionnés pour cet ouvrage ⁹².

La presse locale signala huit représentations du lundi 25 décembre 1882 au mercredi 3 janvier 1883.

1884-1885

La même salle Rampin rebaptisée Théâtre de la Renaissance donna de nouveau, sous la direction de son propriétaire, la pièce de Bellot en cinq actes et huit tableaux, du samedi 27 décembre 1884 au mercredi 14 janvier 1885, soit pour une dizaine de

⁹¹ Voir sa notice biographique, annexe 2.

⁹² *Le Petit Var*, 3^e année, n° 817, vendredi 22 décembre 1882, « Courrier des théâtres », page 2, colonne 4.

séances : « Théâtre de la Renaissance. — La vieille pastorale provençale, avec son cortège de bergers et de bergères, de tambourinaires et de brigands, fait chaque soir florès au Théâtre de la Renaissance. La mise en scène de ce drame mystique est très soignée ; les chœurs provençaux sont bien sus ; le roi *Moure* est très consciencieusement noirci ; bref, tout concourt à un ensemble fort convenable, que le public applaudit avec plaisir. ⁹³ »

Décembre 1885

Reprise de la même pièce à la Noël suivante : « Théâtre de la Renaissance. — Jeudi prochain aura lieu la reprise de la *Pastorale*, ce spectacle naïf auquel la plupart des parents se font un devoir de conduire leurs enfants, pendant la période des fêtes de Noël. Celle de la Renaissance est, paraît-il, montée avec le plus grand soin et des airs nouveaux ont été intercalés dans la pièce. ⁹⁴ »

1887-1888

Nouvelle reprise à La Renaissance du dimanche 25 décembre 1887 au mardi 3 janvier 1888 (neuf représentations) d'une pastorale ne pouvant qu'être celle de Bellot.

⁹³ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1547, mercredi 31 décembre 1884, « Courrier des théâtres », page 3, colonnes 2-3. — L'auteur de cette pastorale n'est pas mentionné mais quelques indices suggèrent celle de Pierre Bellot.

⁹⁴ *Le Petit Var*, 6^e année, n° 1902, mardi 22 décembre 1885, « Courrier des théâtres », page 2, colonne 4. — L'auteur de cette pastorale n'est pas mentionné mais La Renaissance était habituée du texte de Bellot.

1888-1889

En décembre 1888 et janvier 1889, une pastorale fut donnée au Théâtre des Maisons-Neuves, dans le quartier de Saint-Jean-du-Var : *Le Petit Var* annonça sept représentations.

1891-1892

En 1891, le Théâtre de la Renaissance, direction Rampin, reprit sa version de la pastorale Bellot « en sept actes ». Du vendredi 25 décembre au dimanche 10 janvier 1892, *Le Petit Var* annonça une douzaine de représentations :

Théâtre de la Renaissance. — Ce soir, au théâtre de M. Rampin, aura lieu la première représentation de la *Pastorale* en vers français et provençaux. Des amateurs de talent, tels que M. Tabuteau, ont été spécialement engagés par la direction pour créer les rôles locaux.

L'administration n'a rien négligé pour monter luxueusement cette pièce.

La reprise de la *Pastorale* fera plaisir à un grand nombre de familles ; car il est de tradition à Toulon d'aller voir jouer cette légende, la veille de Noël. Aussi nous ne doutons pas du succès de la représentation de ce soir ⁹⁵.

1892-1893

Pour les fêtes de Noël de 1892, les Toulonnais n'eurent que l'embarras du choix, avec trois spectacles pastoraux proposés simultanément :

⁹⁵ *Le Petit Var*, 12^e année, n° 4083, vendredi 25 décembre 1891, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 2.

1° le *Casino* de Toulon accueillit la troupe de mime Onofri jouant *Pistachié*, une pantomime lyrique tirée de la pastorale provençale. Première le dimanche 25 décembre 1892 ; *Le Petit Var* mentionne ensuite trois représentations.

2° le Théâtre de la Renaissance redonna sa version de la pastorale Bellot en quatre actes et sept tableaux : première le dimanche 25 décembre 1892. *Le Petit Var* mentionne quinze représentations jusqu'au lundi 9 janvier 1893. « *Théâtre de la Renaissance*. — La *Pastorale* attire toujours beaucoup de monde au théâtre de la Renaissance ; au public bruyant des premiers jours a succédé un autre public plus calme, ce sont des familles toulonnaises qui viennent applaudir, chaque soir, la si amusante pièce de Belot et les excellents interprètes que la direction a eu la bonne idée d'engager pour la circonstance. Le vieux chant provençal, *Parten quitté nouastré villagi !* chanté par un chœur de vingt personnes, est bissé à chaque représentation. ⁹⁶ »

3° enfin, le Théâtre des Variétés produisit la troupe marseillaise de Victor Roux en tournée : « *THÉÂTRE DES VARIÉTÉS*. — À l'occasion des fêtes de la Noël, dimanche 25 et lundi 26 décembre, à 2 heures 1/2 et à 8 heures 1/2, la grande tournée marseillaise, composée de 20 personnes, sous la direction de M. Victor Roux, donnera quatre grandes représentations de la *Pastorale*, pièce biblique en 4 actes et 7 tableaux, la même qui se joue depuis 39 ans au théâtre Chave⁹⁷ de Marseille et laquelle remporte un immense succès dans toute la Provence. ⁹⁸ » À ces quatre séances, la troupe en rajouta trois : « *THÉÂTRE DES*

⁹⁶ *Le Petit Marseillais*, 25^e année, n° 8983, vendredi 30 décembre 1892, « Chronique régionale. Var. Toulon », page 2, colonne 3.

⁹⁷ NDLR : il s'agit de la *Pastorale Chave*, d'Albéric Gautier et André Bistagne.

⁹⁸ *Le Petit Var*, 13^e année, n° 4447, dimanche 25 décembre 1892, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 1.

VARIÉTÉS. — Nous sommes heureux de rappeler à nos lecteurs que la troupe Marseillaise qui nous a donné quelques représentations de la *Pastorale* a bien voulu s'engager à donner encore trois représentations de cette intéressante pièce aujourd'hui lundi, mardi et mercredi. ⁹⁹ » Et, le succès aidant, encore quatre représentations jusqu'au dimanche 8 janvier.

1893-1894

À Noël 1893, la salle Rampin avait repris l'appellation de Théâtre des Familles. Une petite troupe y donna la pastorale Bellot du samedi 23 décembre au dimanche 7 janvier 1894 (neuf représentations pour *Le Petit Var* : « Toulon. — Les fêtes de Noël ont été favorisées jusqu'ici par un temps magnifique et la ville a présenté durant les journées de dimanche et de lundi un aspect des plus animés. Les salles de spectacle n'ont pas désempli en matinée comme en soirée et le principal succès a été pour la vaillante petite troupe du Théâtre des Familles qui a joué avec beaucoup de brio la vieille *Pastorale* de Bellot, dont les airs provençaux chantés par des chœurs fort bien composés ont été bissés plusieurs fois. Jusque fort avant dans la nuit, les rues ont retenti des chants des joyeux réveillonneurs. ¹⁰⁰ »

Décembre 1895

La troupe de mime Onofri revint à Toulon pour la fin de l'année 1895 et redonna au *Casino* son *Pistachié* : *Le Petit Var* mentionne trois représentations du 25 au 28 décembre.

⁹⁹ *Le Petit Var*, 14^e année, n° 4455, mardi 3 janvier 1893, « Courrier des théâtres », page 2, colonne 5.

¹⁰⁰ *Le Petit Marseillais*, 26^e année, n° 9347, lundi 25 et mardi 26 décembre 1893, « Chronique régionale. Var », page 2, colonne 3.

1896-1897

À la fin de l'année 1896, un groupe d'amateurs joua la pastorale Bellot dans la salle Marchetti de la rue Victor-Clappier : « Parmi les interprètes, on trouve les noms bien connus de Poësy¹⁰¹, de Garribo¹⁰², Lions¹⁰³, Martin, Morin, Montel, etc. Le rôle de l'Ange sera tenu par la gracieuse M^{lle} Alice. Le *Minuit Chrétien* et le *Veni d'Aousi* seront chantés par M. Montel.¹⁰⁴ » La presse locale a annoncé une trentaine de séances jusqu'au dimanche 24 janvier 1897.

Dans le même temps, la troupe marseillaise en tournée dirigée par Victor Roux donna deux représentations au *Casino* d'une pastorale dont l'auteur n'est pas nommé.

1897-1898

En décembre 1897, le Théâtre des Variétés dirigé par Derval et installé dans la salle Marchetti, reprit la pastorale de Pierre

¹⁰¹ Voir sa notice biographique, annexe 2.

¹⁰² Voir sa notice biographique, annexe 2.

¹⁰³ Plusieurs familles Lions, généralement venues des Alpes-Maritimes, résidaient à Toulon à la fin du XIX^e siècle. — Le plus actif d'entre eux était Élie Lions, né à Puget-Ville le 30 avril 1866. Il épousa à Toulon le 21 juin 1887 Constance Briasco qui lui donna un fils et une fille. Instituteur de 1884 à 1928, fervent défenseur de l'école républicaine, il participa tôt à la vie sociale : il était déjà président de la société de secours mutuels Union philharmonique en 1890 et président de l'Orphéon *La Jeune France* en août 1895. — La presse locale mentionne également à cette époque un « jeune Lions », comique populaire très apprécié que je n'ai pu identifier plus précisément...

¹⁰⁴ *Le Petit Var*, 17^e année, n° 5895, mercredi 23 décembre 1896, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 5.

Bellot. La troupe fit appel aux acteurs Poësy (*le roi Hérode*) et Lions (*Martéou*) toujours très appréciés du public toulonnais. Première le mardi 28 décembre, suivie d'une vingtaine de représentations jusqu'au samedi 22 janvier 1898, dont quatre sur le petit théâtre d'Hyères.

1899-1900

La salle Marchetti accueillit de nouveau une troupe d'amateurs qui représenta la pastorale Bellot à partir du dimanche 24 décembre 1899. Dirigée par M. Lions, avec des chœurs conduits par M. Sarrus, elle donna une vingtaine de séances jusqu'au mercredi 10 janvier 1900.

1900-1901

La même salle Marchetti donna de nouveau à la fin de l'année la pastorale, à l'initiative de MM. Garibbo et Poësy :

SALLE MARCHETTI. — La Pastorale est répétée sérieusement à la salle Marchetti. Grâce au dévouement des habiles directeurs MM. Garibbo et Poësy, les représentations de cette œuvre biblique auront, cette année, un éclat tout particulier. L'orchestre, d'une homogénéité remarquable, fera revivre les vieux airs pastoraux qui bercèrent notre enfance. Les décors, admirablement brossés par M. Mazade, contribueront aussi au succès de l'œuvre.

Pour la mort du roi Hérode, grande pluie de feu ingénieusement truquée par l'artificier Morand¹⁰⁵.

¹⁰⁵ *Le Petit Var*, 21^e année, n° 7373, mercredi 19 décembre 1900, « Théâtres et concerts », page 2, colonne 4.

Du mardi 25 décembre 1900 au dimanche 6 janvier 1901, les amateurs donnèrent plus de dix représentations.

1901-1902

À Noël 1901, la concurrence opposa deux troupes :

1° des amateurs recrutés par Poësy et Garibbo jouant la pastorale Bellot à la salle Marchetti de la rue Victor-Clappier du mercredi 25 décembre au dimanche 12 janvier, avec matinée et soirée les samedis et dimanches, soit, au total, plus de vingt représentations. Mais la presse en parla peu car la troupe était déjà très connue à Toulon.

2° des amateurs et professionnels réunis pour jouer à l'Éden-Cirque une grande pastorale inédite en cinq actes en vers français et provençaux avec une musique spécifique interprétée par un orchestre d'une vingtaine de musiciens¹⁰⁶ sous la direction de M. Giraudeau¹⁰⁷. Cette œuvre nouvelle était due au Toulonnais B. Mathieu¹⁰⁸. Le roi Hérode fut incarné par R. Valbert, grand premier rôle du Gymnase de Marseille. Première le mercredi 25 décembre suivie d'une dizaine de représentations jusqu'au dimanche 5 janvier 1902.

Décembre 1902

Pour la Noël 1902, une tournée marseillaise dirigée par MM. Roux et Pujol donna à l'Éden-Cirque-Théâtre, du jeudi 25 au

¹⁰⁶ *Le Petit Var*, 22^e année, n° 7731, samedi 14 décembre 1901, « Théâtres et Concerts », page 2, colonne 4.

¹⁰⁷ Gabriel Giraudeau (1875-1946), musicien, professeur au conservatoire municipal de Toulon.

¹⁰⁸ Je n'ai pu identifier plus précisément cet auteur... qui ne peut être le bien connu Benoni Mathieu.

dimanche 28 décembre, cinq ou six représentations d'une pastorale dont la presse n'a pas nommé l'auteur.

1903-1904

Pour les fêtes de 1903, Poësy conduisit une troupe d'amateurs au *Casino* et y donna sa pastorale Bellot. Le directeur de la salle, Lange Pélegrin (1854-1924), fit les choses magnifiquement en réunissant son orchestre, le corps de ballet du Grand-Théâtre, un chœur, une figuration nombreuse et des tambourinaires. Du jeudi 24 décembre jusque vers le 10 janvier, plus de vingt représentations attirèrent des foules de spectateurs.

Décembre 1905

Programme restreint pour Noël 1905.

L'école félibréenne de Toulon l'*Escolo de la Targo* désirait promouvoir le théâtre en langue vernaculaire... mais n'avait pas de troupe constituée.

L'abbé Victor Debergue (1868-1923), vicaire à l'église Saint-Cyprien du quartier des Maisons-Neuves, également nommé Saint-Jean-du-Var, avait écrit une petite pastorale en trois actes et trois tableaux, *Betelen*¹⁰⁹, avec peu de personnages et offrant l'occasion de chanter de nombreux vieux noëls et cantiques plus récents : les jeunes gens du patronage local la jouaient depuis 1897 dans le quartier ou au Cercle catholique de Toulon. Les félibres toulonnais obtinrent la salle des fêtes du Grand Hôtel et les jeunes amateurs s'y produisirent le jeudi 28 décembre.

¹⁰⁹ DEBERGUE (Victor), *Betelen, pastorale en vers provençaux, 3 actes, 3 tableaux*, Toulon, l'auteur, 1901, in-8°, 62 pages, musique.

Aux xx^e et xxi^e siècles

À en croire la petite presse, les théâtres toulonnais délaissèrent ensuite la pastorale ; la première guerre mondiale perturba toutes les activités artistiques et la langue provençale fut progressivement abandonnée.

En 1937, le président de l'*Escolo de la Targo*, Victor Rolland (1867-1943) improvisa un spectacle pastoral en organisant une suite de Noël provençaux traditionnels sous la forme d'une marche vers la crèche. Cela donna au félibre Paul Buard, secondé par ses fils Claude et Victor¹¹⁰, l'idée de monter la pastorale Bellot qu'il avait déjà jouée au quartier du Mourillon dans ses jeunes années : elle fut présentée à la Noël 1938 dans la salle Saint-Paul du quartier de La Loubière et jusqu'en 1941.

Les Targaire la redonnèrent du 3 janvier 1946 jusqu'à la fin de l'année 1956... puis durent cesser faute de salle.

Le félibre Robert Fouque¹¹¹ organisa une troupe théâtrale au sein de l'*Escolo de la Targo* en 1973 ; en 1975, ses acteurs jouèrent de nouveau la pastorale Bellot. Cette pièce fut encore interprétée douze fois par la troupe de *La Targo* de 1979 à 1983, la représentation du 10 février 1979 ayant même eu lieu sur la scène du Grand-Théâtre de Toulon.

En 1985, avec le concours de deux associations culturelles locales, *Avenir et Traditions* et *Ollioules d'abord*, Marcel Barbaroux et André Bernard formèrent une troupe théâtrale à Ollioules pour perpétuer les traditions du Noël provençal ; leur action fut poursuivie par l'association *Lou Tiatre d'Ouliéulo* créée en novembre 1991, présidée par Raoul Silvestro puis à

¹¹⁰ Paul Buard, né à Toulon en 1881, ouvrier dans l'arsenal de la Marine ; et ses fils Claude né en 1904 et Victor né en 1906.

¹¹¹ Élu félibre majoral en 1977 sous le capouliéat de René Jouveau.

partir de 1994 par Olivier Neige ; et en 2012, *Lou Tiatre d'Ouliéulo* est devenu une section de l'association ollioulaise *Lou Fougau Prouvençau* : ainsi, chaque année, la pastorale Bellot a été donnée à la salle des fêtes d'Ollioules et dans d'autres lieux.

Le succès de cette œuvre du théâtre provençal populaire est toujours d'actualité plus d'un siècle et demi après sa création sur la première scène toulonnaise.

ANNEXE 1

LISTE DES PRINCIPALES PASTORALES

- ALAVENE (Adolphe), *L'Enfant-Jésu, grando pastouralo en 4 ate en vers prouvençau*, Vaison-la-Romaine, Oustau de publicacioun pouplari de Prouvenço, 1909, in-8°, 110 pages ; avec la musique d'Adolphe Alavene.
- AUDIBERT (Joseph-François), *La Neissenço doou Christ, pastouralo prouvençalo en 5 ate en vers*, Marseille, Paul Ruat éditeur, 1896, XVI-95 pages.
- AUDIBERT (Joseph-François), *La Naissance du Christ, pastorale en cinq actes en vers*, Marseille, Charbonnel, in-4°, 116 pages ; paroles et musique en partition pour chant et piano ; traduction de la pastorale provençale avec les airs des vieux Noël's traditionnels.
- BARTHÉLEMY (Albin), *L'Ounour o Jeje e Chaplo-Prin, pastouralo coumico en 3 ate, en vers, emé la musico di Nouvè*, Vaison-la-Romaine, Macabet frères, 1904, 82 pages.
- BELLOT (Pierre), *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou Crèche-Pastorale en 4 actes et 7 tableaux, avec tous les anachronismes d'usage, en vers français et provençaux*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, septembre 1851, in-8°, 48 pages. Complément : *Grande Crèche-Pastorale, pièce en cinq actes, six tableaux et à grand spectacle*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, décembre 1851, in-8°, 8 pages. 1/ Toulon, théâtre municipal, 25 décembre 1851.
- BERNARD (Emmanuel), *Glaude, pastouralo comico en très ate en vèrs ame la musico di nouvè et l'ase de Tounin*, Saint-

Didier, au petit séminaire de Notre-Dame de Sainte-Garde, sd [ca 1889] 117 pages.

BERNARD (Emmanuel), *La Bouneto dou vièi Jaque, pastouralo en tres ate amé la musico di Nouvè*, Saint-Didier, Au Petit-Séminaire de Notre-Dame de Sainte-Garde, sd [ca 1899], 108 pages, musique.

BERNARD (Emmanuel), *La Pas, pastourale en tres ate e en vers*, Carpentras, Joseph Seguin imprimeur-éditeur, sd.

BERNARD (Emmanuel), *Ro, pastouralo en tres Ate, emé li èr di Nouvè*, Carpentras, Joseph Seguin imprimeur-éditeur, sd. 3/ Vaison-la-Romaine, éditions Bonne Presse du Midi, 95 pages.

BERNARD (Emmanuel), *Festo de Nouvè. Uno Messo de mièjo-niue au castèu de Saumano, pastouralo en 3 ate, amé lis èr di nouvé*, Saint-Didier (Vaucluse), au Petit séminaire de Sainte-Garde, 1900, in-18, 123 pages.

BONNAUD (l'abbé). – Voir : MOYNE.

BONNEL (Jules), *Deux nouvelles pastorales : L'Heureuse Rencontre, Les Pauvres de Sainte Zyte*, Avignon, Aubanel frères, 1897, in-18.

BONNEL (Jules), *Jésus enfant à Nazareth, pastorale en trois actes*, Avignon, Aubanel frères, 1894, in-12, 90 pages.

BONNEL (Jules), *La Chato avuglo, pastouralo en tres ate*, Vaison-la-Romaine, imprimerie Provençale, 1906, in-8°, 46 pages.

BONNEL (Jules), *Noémi, pastorale en 3 actes*, Avignon, Aubanel frères, 1891, in-18, 77 pages.

BONNEL (Jules), *Rêve céleste, pastorale en trois actes. Suivi de La Fuite en Égypte, petit dialogue pastoral*, Avignon, Aubanel frères, 1892, in-8°.

BONNEL (Jules), *Un Bèu Soungé, pastouralo en 3 ate*, sl, ed. populàri de Prouvènço, 1905, in-16, 36 pages.

BONNEL (Jules), *Lou bèu Rescontre, pastouralo*, Avignon, Aubanel frères, 1897, in-12, 23 pages.

BOURGES (Marius), *Lei Rei Magi, misteri Betelenen de cinq ate en vers*, Aix-en-Provence, imprimerie de Paul Pourcel, 1901, in-8°, 146 pages.

BRUNEAU (Michel-Bénézet), *La Vèio de Nouvè en famiho, tablèu di tradicioun de Calèndo aliscado en pichoto pastouralo*, Avignon, François Seguin, 1914, in-12, 24 pages.

CARLAVAN (C.), *La Pastouralo Sant-Janenco jougado 'me proun biais per la jouinesso dou quartié de St-Jan de Vilofranco, lou sero de la miejo-nuè de Nouvé, lou bel an de Dieu 1890*, Nice, imprimerie du patronage Saint-Pierre, 1891, in-8°, 27 pages.

CARLO-LAURIER (J.), *La Pastorale Laurier, pastorale provençale*, Marseille, 1924 ; composée en 1883 et traduite en français en 1924.

CHABRAND (Marius), *L'Oulo d'Arpian, pastouralo en 4 ate e 5 tablèu*, Vaison-la-Romaine, imprimerie Macabet frères, 1904, in-8°, 129 pages ; en appendice, musique de la pastorale

CHAVE (Maxime) et ABEAU (Camille), *Pastouralo dou Pichot Semenari de-z-Ais en cinq ate, en vers, e toute la musico provençaux*, Aix-en-Provence, Jean Remondet-Aubin, 1887, in-8°, XI-116 pages. Pastorale entièrement chantée.

DEBERGUE (Victor), *Betelen, pastorale en vers provençaux, 3 actes, 3 tableaux*, Toulon, l'auteur, 1901, in-8°, 62 pages, musique.

DONADIEU (J. M., ouvrier cordier), *Avant, pendant et après l'avènement du Sauveur du monde, dialogues chantants en vers français et provençaux*, Marseille, imprimerie P. Réess, sd [1848-1850], in-8°, 8 pages.

FALLEN (Joseph), *La Neissènço dou Crist, dramo bibli en cinq ate, sèt tablèu en vers prouvençau*, Marseille, Paul Ruat édi-

- teur, 1901, in-8°, 108 pages ; la musique de Marius Arnaud n'est pas imprimée.
- FALLEN (Joseph), *Lou Viàgi dei Pastouro a Betelèn, pastorale en trois actes (quatre tableaux) en vers provençaux (dialecte marseillais)*, Marseille, Paul Ruat éditeur, 1900, in-8°, 98 pages ; ne contient que des rôles féminins ; la musique de Bernardin Camoin n'a pas été imprimée.
- FONTAN (Pierre), *La Crèche provençale*, slnd, 59 pages, illustrations. 2/ Toulon, Jean Labrosse imprimeur, sd, in-8°, 55 pages.
- GAUT (Jean-Baptiste), *La Bènvengudo, misteri en tres ate en vers provençau*, Aix-en-Provence, Jean Remondet, 1887, in-16, 128 pages.
- GAUTIER (Albéric) et BESTAGNE (André), *La Vraie Pastorale, en quatre actes, d'après feu Albéric Gautier et André Bestagne*, sl, sn, sd [ca 1925], 83 pages, feuillets dactylographiés. 1/ Marseille, théâtre Chave, en 1842. Reprises, Marseille, Palais de Cristal, à Noël 1925 et 1926.
- GEORGE (Henri), *Li Toumo, pastouralo en tres ate, en prosa, emé la musico di cant e di cor*, Vaison-la-Romaine, Macabet frères imprimeurs-éditeurs, sd (1934), in-8°, 61 pages + 8 pages de musique. Vaison-la-Romaine, Macabet frères imprimeurs-éditeurs, sd (29 mai 1935), in-16, 71 pages, musique. 1/ Ménerbes, en 1933.
- GEORGE (Henri), *La Fiho de l'oste, pastouralo. Apoundoun d'un ate quatren*, Vaison-la-Romaine, éditions Bonne Presse du Midi, 10 octobre 1939, in-16, 24 pages, musique.
- GEORGE (Henri), *La Grandò Espèro, pastouralo en 3 ate*, Vaison-la-Romaine, éditions Bonne Presse du Midi, sd, in-16, 84 pages, musique.
- GIRAUD (Marcelin), *Nouvè. Pastouralo en 3 ate mesclado de chant su d'air couneissu et autre*, Aix-en-Provence, librairie Achille Makaire, 1868, in-8°, 3+58 pages.

- GOLSERAN (Félix S.), *Grande pastorale en cinq actes et huit tableaux*, Marseille, Carnaud, 1889, in-8°.
- GRANIER (André-Louis), *À Bethléem, crèche-pastorale en 5 actes et 6 tableaux*, Marseille, Librairie provençale, 1853. Nouvelle édition, Marseille, Arnaud, 1856, 174 pages. 1/ Marseille, théâtre bourgeois de la rue de Lille, en 1856.
- GUYON (l'abbé), *Pastorale chantante et récitante, ou Soirées instructives et récréatives pour les familles chrétiennes du peuple ; précédée d'un avant-propos et d'une notice historique sur les circonstances les plus notables de la naissance du Sauveur ; suivie de quelques Noël nouveaux*, Aix, imprimerie de César-Alphonse Pardigon, 1855, in-8°, 103 pages.
- IMBERT (G.-F., monsieur), *Bethléem, pastorale en trois actes et trois tableaux*, Brignoles, imprimerie de A. Vian, 1878, in-8°, 12 pages, chœurs, solos et récitatifs mis en musique par G.-F. Imbert. 1/ petit séminaire de Brignoles, le 3 février 1878.
- IMBERT (Eugène), *La Santo Crupi, pastouralo en 3 ate*, Valréas, l'auteur et Avignon, Joseph Roumanille, 1897, in-16, 116 pages, musique.
- LAMBERT (Louis-Simon), *Betelen, pouémo en nouvè provençau de l'Abbat Lambert curat de Sant-Gervasi. Obro pous-tumo*, Avignon, les frères Aubanel, 1880, grand in-8°, XL-422 pages + 21 pages de musique ; avec une introduction par le P. G. Bouffier et la traduction littérale.
- MAUREL (Antoine), *Le Mystère de la naissance de N.-S. Jésus-Christ, pastorale en quatre actes, en vers français et provençaux*, Marseille, Arnaud, 1856, in-16, 112 pages ; contenant « Hérode et les mages : poème dramatique » par M. le baron Gaston de Flotte ; précédé d'une introduction par M. l'abbé Bayle.
- MILLE (Joseph), *Canten nouvè, pastourale en tres ates et en vers emé cant*, Avignon, les frères Aubanel, 1898, 127 pages.

- MONIER (Paul), *Drame biblique en cinq actes et en vers provençaux*, Aubagne, Chabrier, 1885 ; musique de Bernardin Camoin.
- MOYNE (Joseph-Louis-Théodore), *La Nieu de nouvè, pastouralo en 3 acte e en vers coumtadin, amé de cant ; musiquo de l'abbé Bonnaud*, Avignon, Seguin aîné, 1854, in-12, 106 pages, musique.
- NACÉE (F.-Claude), *Pastorale sur la naissance de Jésus-Christ*, Saint-Malo, 1836. Pour la congrégation des Filles de Notre-Dame-du-Mont, 1814-1821.
- NANTE (Marius), *Pastorale*, Mercure Aptésien, 1867.
- P. R., *Bernassoun, Li Rei, pastouralo en 5 ate e en vers*, Avignon, François Seguin, 1895, XI-146 pages
- PÉLABON (Louis), *La Naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, pastorale en trois actes et en vers français et provençaux mêlés de chants*, Toulon, typographie et lithographie Michel Massone, 1880, 48 pages ; datée à la fin « 6 janvier 1879 ».
- FOURVIÈRES (Xavier de), *Li Pastrihouno de Betelén, pastouralo en 1 ate*, Aix-en-Provence, imprimerie Félibréenne, 1882, in-16 78 pages.
- FOURVIÈRES (Xavier de), *Lou Bres de l'Enfant Jésus*, pastorale en trois actes et en vers, Marseille, imprimerie Marseillaise, 1894, in-8°, 136 pages + 8 pages de musique lithographiée.
- ROUGIER (Elzéar), *Le Mystère de Bethléem, grande pastorale en quatre actes et six tableaux en vers*, Marseille, Paul Ruat éditeur, 1900, in-16, 131 pages.
- THOBERT (Thomas), *La Naissance de Jésus-Christ, pastorale sacrée pour la congrégation des filles de Notre-Dame du Mont*, Marseille, 1814, in-12. Rééditions : Marseille, 1815 ; Marseille, 1821.
- THOBERT (Thomas), *Pastorale pour le temps de l'épiphanie, mise en chants français et provençaux, sur des airs connus, en deux intermèdes*, Marseille, 1817, in-8°.

- THOBERT (Thomas), *La Naissance de J.-C., pastorale sacrée à l'usage des séminaires du Sacré-Cœur*, Marseille, 1818, in-8°. Marseille, 1831, in-8°.
- THOBERT (Thomas), *Pastorale ou Cantiques spirituels à l'usage des petits séminaires d'Aix*, Aix-en-Provence, Chevalier, 1819.
- THOBERT (Thomas), *Pastorale ou Dialogues entre les anges et les bergers, pour être chantée à la crèche pendant le temps de Noël*, Toulon, imprimerie de F. Monge, 1848, in-16, 16 pages. Édition revue et corrigée, Draguignan, imprimerie de P. Garcin, 1863, in-12, 24 pages.
- THOBERT (Thomas), *Pastorale en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ*, Marseille, sd, in-12.
- THOMAS (Auguste), *Pastorale*, 1/ Marseille, de 1859 à 1862.
- THOURON (Victor-Quinctius), *Une pastorale et un dialogue en vers provençaux avec la traduction en regard*, Toulon, Eugène Aurel, 1865, in-8°, 47 pages.

ANNEXE 2 NOTICES BIOGRAPHIQUES

BELLOT (Pierre)

Antoine-*Pierre* Bellot naquit à Marseille le 17 mars 1783. Claude, son père, né le 7 août 1756 à Mont-Dauphin (Hautes-Alpes), avait quitté son pays gavot pour ouvrir à Marseille une fabrique de bas. Il y épousa le 6 juillet 1780 Louise Colomb, fille du président de la corporation des marchands drapiers, qui lui donna un fils puis cinq filles dont une décédée en bas âge.

Pierre commença ses études chez les Oratoriens mais leur école fut fermée trois ans plus tard, en 1793, par la Révolution. Son père, dont les idées politiques n'étaient pas au goût des nouveaux dirigeants, crut bon de retourner quelque temps dans son pays natal et la famille ne retrouva la cité phocéenne qu'après le 9 Thermidor (an II, 27 juillet 1794) qui vit la chute des Robespierristes et la fin de la Terreur. Pierre reprit alors ses études.

À l'âge de seize ans il entra en apprentissage chez un marchand drapier. Son père, après de mauvaises affaires, abandonna son commerce et se retira dans sa maison de campagne *La Belloto* à Bouc-Bel-Air. C'est là que le jeune Pierre découvrit la poésie et la littérature en langue vernaculaire ; il y apprit également la musique et la clarinette.

En 1806, le père Bellot rouvrit un magasin à Marseille et prit son fils comme commis. Fréquentant assidûment les concerts,

Pierre y rencontra une jolie chanteuse, Marguerite Delamarche (Marseille 1785-1843), qu'il épousa le 10 avril 1806.

Pierre mit à profit ses loisirs pour s'adonner à l'écriture et obtint un premier grand succès avec un récit de chasse, *Lou Pouèto cassaire* publié le 20 novembre 1821 par Louis Méry dans son journal *Le Caducée*. Son conte *Lou Predicatur encala* mettant en scène l'abbé Simon curé de Roquevaire, publié dans la même revue le 1^{er} avril suivant, resta tout aussi populaire ne serait-ce que par l'expression restée très célèbre : *Iéu, siéu d'Aurùou, m'en fouti !*, « Moi, je suis d'Auriol, je m'en fous ! »

Écrivain provençal, précurseur du mouvement félibréen, il excella dans le conte, les histoires de chasse et de cabanon, les fables et la poésie fugitive. Il eut également quelque succès dans sa tentative de créer un théâtre comique provençal.

L'échec de sa pièce *Les Pêcheurs catalans* au Gymnase de Marseille en 1846 marqua le crépuscule de sa célébrité.

Pierre Bellot connut de son vivant une gloire que la légèreté de ses œuvres justifie difficilement :

Or, parmi les vrais Marseillais, le premier en date, qui fut aussi pendant longtemps le premier en réputation, c'est Pierre Bellot. À lire aujourd'hui ses rimailleries, nous comprenons à peine l'énorme succès qu'il eut, non seulement auprès de son public de petits bourgeois, mais aussi auprès de vrais et bons lettrés. Nous ne pouvons plus lire sans étonnement les préfaces enthousiastes que lui consacrèrent les érudits Augustin Fabre et J.-T. Bory, l'historien Mary Lafon, le docte Louis Méry, non plus que les lettres admiratives de son frère Joseph Méry, de Charles Nodier, de Sainte-Beuve et même de Victor Hugo. Il est vrai que pour ces trois derniers nous pouvons penser qu'ils étaient bien incapables de comprendre quoi que ce fût au pro-

vençal de Bellot. Pour les autres, leurs éloges, on en a la sensation, ne sont point de complaisance. Au reste le succès de Bellot est là pour prouver la sincérité des admirations qu'il souleva ; en 1832 on vend à Marseille onze cents exemplaires de son premier volume de vers, en 1832 sa comédie *Moussu Canulo* lui vaut une véritable ovation ; en 1840 ses œuvres provençales en quatre volumes se tirent à deux mille exemplaires ; à la fin de ses jours, pressé par des besoins d'argent, il fit pour y subvenir une réimpression de ses œuvres les plus célèbres ; après sa mort, un concours d'épigraphes pour sa tombe ayant été organisé, il y eut 91 concurrents avec 113 pièces ; enfin ses biographes nous citent plusieurs traits de sa grande popularité même au sein de la classe illettrée.

Ce sont là des témoignages qu'on ne saurait récuser ; au reste quand les poètes d'Avignon organisèrent leurs Congrès d'Arles et d'Aix ils firent un appel plein de respect à Bellot et le jeune Mistral l'appelait encore « lou grand prèu », le grand prier, de la poésie provençale¹¹².

Œuvres imprimées :

La Grèce, chant de départ, dédié à nos braves, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, sd, in-4°, 4 pages.

La Counfession d'un Jacob, dialoguo tragi-coumique en vers prouvençaoux entre meste Noura et patroun Siblet, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1820, in-8°, 8 pages.

L'Ermito de la Madaleno ou l'Oousservatour Marsiés, recueil de pouesios prouvençalos et francesos, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1822-1835, six livraisons. Comprend : *La fillo troumpado, scenos poissardos entre un*

¹¹² RIPERT (Émile), *La Renaissance provençale*, pages 271-272.

gascoun, uno repetiero, un cordounier, un barbier et un coumissari ; Pastouralo ; Lou chin chin, cansoun bachiquo ; La Damo toumbado de l'ai, conte ; Premiero proumenado de l'ousservatour ; Premiero proumenado de l'ousservatour (suite) ; Lou predicatour encala, conte ; Lou poueto cassaire, conte ; Le frère lai et le gascon, fable ; Epitro a un ami ; Scènes provençales ajoutées dans M. de Pourceaugnac, représentées en mars 1835.

Les Loisirs d'un flâneur ou le Poète par occasion, recueil de poésies provençales et françaises, Paris, 1822, in-12, 120 pages.

Mes moments perdus, recueil de poésies françaises et provençales, tome II, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1823, in-8°, 96 pages et une planche lithographiée. 2/ Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1829, deux tomes en un volume in-12. 3/ Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1830, deux tomes en un volume in-12.

Moussu Canulo vo lou Fiou ingra, comédie en trois actes et en vers provençaux et français, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1832, in-8°, 52 pages.

Œuvres complètes de Pierre Bellot. Nouvelles poésies provençales, Marseille, imprimerie des hoirs Feissat aîné et Demonchy, 1836-1840, trois volumes in-8°.

Lou Gymnaso et lou Grand Théâtre, epitro satyriquo, Marseille, Bouvetet, 1838, in-4°, 16 pages.

Les Deux Magots ou Un bal de carnaval, folie en un acte, Marseille, Gillette, 1840, in-8°, 14 pages ; en collaboration avec Vizentini ; 1/Marseille, théâtre du Gymnase, 20 février 1840.

Obros coumpletos de Pierre Bellot coumpousados de pouesios prouvençalos (Editien poupopulari), Marseille, typographie des hoirs Feissat aîné et Demonchy, 1841, in-18, quatre volumes 201-201-200-208 pages.

Lou Tambourinaire et le Ménestrel, journal provençal et français de la ville, des bastides et des théâtres, Marseille, 1841, in-folio.

Les Bouquetières ou les Trois mariages, comédie vaudeville en trois actes et en vers provençaux et français, Marseille, imprimerie de Joseph-François Achard, 1843, in-8°, 64 pages. 1/ Marseille, théâtre du Gymnase, 16 mars 1843.

Les Pêcheurs catalans ou le Souper fantastique comédie vaudeville en deux actes en vers provençaux et français, Marseille, Barras aîné et Savournin, 1846, in-12, 55 pages. 1/ Marseille, théâtre du Gymnase, le 20 février 1847.

Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou Crèche-Pastorale en 4 actes et 7 tableaux, avec tous les anachronismes d'usage, en vers français et provençaux, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, septembre 1851, in-8°, 48 pages. Complément : Grande Crèche-Pastorale, pièce en cinq actes, six tableaux et à grand spectacle, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, décembre 1851, in-8°, 8 pages. 1/ Toulon, théâtre municipal, 25 décembre 1851.

Les Veillées provençales, mélange de poésies patoises et françaises, 2/ Marseille, imprimerie de Joseph Clappier, 1852, grand in-8°, 304 pages.

Dernieros Belugos poetiquos, Marseille, imprimerie de Joseph Clappier, 1853, in-8°, xxxii-213 pages. Notice biographique par Jacques-Thomas Bory.

Lou Siegi de Fos, pouemo en deux chant, Marseille, imprimerie de Joseph Clappier, 1853, in-8°, paginé 182-208, figure.

Leis Radieros, pensados doou poueto Cassaire, Marseille, Victor Boy, 1854, in-8°, 8 pages. Contient : Ma Fremo et moun Chin ; Leis amours de Sigaou.

Lou Galegeaire vo la Liasso entiero deis contes vieilhs et nouveaux et peços inedichos de Pierre Bellot, Marseille, impri-

merie de Benoît Arnaud, 1855, in-16, xx-208 pages ; précédé d'une introduction de M. Mary-Lafon et de *soun vouyagi a Casteoudouble (Var)*.

Jean deis Pettos counsurtant lou médecin Moquet, dialoguo coumiqué, Marseille, Boy père et fils, 1867, in-8°, 8 pages.

BENOIT (Victor et Urbain)

La famille Benoit qui nous intéresse ici est originaire de Montoire et de ses environs, dans le département du Loir-et-Cher.

Louis-Geoffroy Benoit, né à Montoire le 8 novembre 1780, s'installa à Aix-en-Provence en 1799 et s'y maria le 1^{er} thermidor an XIII (20 juillet 1805) avec Thérèse-Delphine-Claire Feraud née à Aix le 26 janvier 1785 : il exerçait le métier familial de tourneur sur bois spécialisé dans la fabrication de chaises¹¹³. Le couple eut deux filles et deux fils : Victor né le 28 juillet 1809 et Urbain né le 20 mai 1816, tous deux également tourneurs sur bois et fabricants de chaises à Aix-en-Provence.

Urbain se maria à Aix le 19 mars 1851 avec Marie-Laure Fregier, une jeune couturière née dans la ville le 2 juin 1831. Il y travailla jusqu'à son décès le 12 août 1854.

Victor poursuivit, parallèlement à son artisanat, l'exploitation de la crèche mécanique familiale. Il mourut nonagénaire le 7 janvier 1901.

BONTOUX (Antoine)

Antoine Bontoux naquit à Marseille le 17 janvier 1805 et mourut dans cette même ville le 8 juillet 1892. Son père, Claude-

¹¹³ Les Benoit ont parfois été dits « rempailleurs de chaises »... ce qui était généralement un travail de bohémien.

Paul Bontoux (1755-1840), originaire d'Aix-en-Provence, était quincaillier.

Il débuta sa formation artistique à Aix-en-Provence par le dessin sous la direction de Louis-Mathurin Clérian (1763-1851), dont il épousa le 16 novembre 1831 la benjamine Joséphine (1803-1892). Le peintre Clérian fut le directeur du musée des Beaux-Arts d'Aix à son ouverture et, surtout, le maître de Paul Cézanne. Son fils Thomas-Joseph Clérian (1796-1842) étudia avec son père et François Marius Granet (1775-1849) : il est souvent surnommé « le Petit Granet ».

Bontoux se tourna ensuite vers la sculpture et l'enseigna à l'École des Beaux-Arts de Marseille où il forma des artistes lauréats du Prix de Rome comme André-Joseph Allar (Toulon, 1845-1926), Jean-Baptiste Hugues (1849-1930), Jean Turcan (Arles, 1846-1895) et Henri-Édouard Lombard (1855-1929).

La ville de Marseille a conservé de lui *L'Enfant à la toupie* (musée des Beaux-Arts), la *Vierge aux fleurs* (marché des Capucins), *La Fidélité et La Force* (deux lions gardant l'entrée du château de Falguière, quartier de Bonneveine), ainsi que deux bustes en marbre de la façade du Palais des Arts représentant Louis IX pour symboliser l'école gothique et Louis XIV pour l'école française.

Il réalisa un grand nombre de bustes pour des particuliers — mais parfois d'après des photographies de piètre qualité ! — ainsi que les pièces d'un jeu d'échecs en ivoire et corail où s'affrontent l'armée des Croisés et celle des Musulmans (1846).

Sa participation aux crèches parlantes de Provence est un aspect très méconnu de son œuvre.

BRUGUIER (Gabriel)

Le menuisier nîmois Philibert Bruguier né à Nîmes en 1775

s'établit à Aix-en-Provence vers 1836 au numéro 32 de la rue des Jardins et y mourut le 29 octobre 1845.

Son fils Gabriel, né à Nîmes le 4 avril 1810, débuta comme mécanicien. Il est ensuite dit marchand mercier (1853-1854) puis chorégraphe à partir de 1854 : en fait, il s'intéressait déjà à la danse depuis plusieurs années car il passa une annonce pour des cours de polka dans *Le Mémorial d'Aix* le jeudi 12 décembre 1844.

Il épousa à Aix-en-Provence le 14 janvier 1846 Rosine Bermes, une jeune tailleuse née dans la ville le 2 mars 1819 et demeurant également dans la rue des Jardins. Elle lui donna trois enfants mais mourut prématurément le 26 septembre 1853. Il contracta une seconde union le 28 janvier 1854 — il était alors devenu chorégraphe — avec Joséphine Coueste, née à Aix le 5 novembre 1823.

Gabriel mourut à Aix le 13 avril 1877.

Ses deux fils, Léopold et Ernest, firent leurs études musicales au Conservatoire national supérieur de Paris.

Léopold, né à Aix-en-Provence le 31 juillet 1847, revint dans sa ville natale et s'établit professeur de musique et de violon. Il y épousa le 23 avril 1890 Marie Fabry, fille d'un conseiller honoraire à la cour d'appel d'Aix. Il enseigna notamment au conservatoire municipal et mourut à Aix le 19 juin 1930.

Son frère Ernest, né à Aix-en-Provence le 16 mars 1853, obtint un premier accessit dans la classe de violoncelle en août 1876, un deuxième prix en août 1878 puis un premier prix en août 1880. Il demeura dans la Capitale comme professeur de musique et violoncelliste à l'Opéra. Il y mourut célibataire le 4 juin 1925.

FONTAINE (Jean-Baptiste)

Repères biographiques

Jean Baptiste Fontaine, né à Berville (Seine-Maritime) le 25 janvier 1808, termina à Marseille une courte carrière militaire comme sergent au 62^e régiment de ligne ; revenu à la vie civile, il épousa à Aix-en-Provence le 21 décembre 1836 Rosalie Deflaud née à Marseille le 28 pluviôse an XIII (10 février 1805).

Le couple s'installa ensuite à Toulon où leurs enfants naquirent à partir de 1842. Des annonces passées dans *Le Toulonnais* mentionnent qu'en 1844 il était déjà directeur du Grand Café des Variétés à Toulon, rue du Rempart.

Jean-Baptiste poursuivit son existence toulonnaise comme cafetier et entrepreneur de théâtre. Il mourut à Toulon le 28 août 1871 âgé de 63 ans et ses fils poursuivirent l'exploitation de son théâtre pendant encore quelques années, jusqu'à sa démolition.

Jean-Baptiste Fontaine et son épouse eurent au moins quatre enfants, dont deux fils.

Le premier, Marius, né à Toulon le 8 février 1844 s'en fut à Paris, s'y maria le 20 juin 1882 avec Marthe Corriol, née à Tarascon le 20 juin 1858. Il y exerça différents métiers et y mourut le 18 mars 1897 sur le lieu de son travail. Sa fille aînée, née à Paris (10^e) le 23 juin 1879 et décédée à Dijon (Côte-d'Or) le 29 avril 1966, fit une belle carrière d'actrice sous le nom de Catherine Fonteney : après avoir été élève de Réjane et de Le Bargy au Conservatoire, elle se produisit à l'Odéon, puis au Gymnase ; elle entra à La Comédie-Française en 1919 et en devint sociétaire en 1930 et enfin sociétaire honoraire en 1946. Elle a également tourné dans une soixantaine de films comme *Poils de*

carotte (1932), *Caroline chérie* (1951) ou *J'irai cracher sur vos tombes* (1959).

Le second, Aimé, né le 2 avril 1845, resta à Toulon, s'y établit commerçant et s'y maria le 3 juin 1871 avec Julie Truc.

Un passionné de théâtre

Fontaine était également passionné de théâtre.

Il invitait des acteurs et musiciens à produire leurs spectacles dans son café : « Le directeur du Grand Café des Variétés, a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'engager les deux frères CARLIS, artistes gymnastiques, élèves du Théâtre Royal du Gymnase de Paris. Ces Messieurs ont donné plusieurs représentations sur les théâtres de Bordeaux, Nîmes et Toulouse, en dernier lieu au grand théâtre de Marseille. L'aîné a mérité au Gymnase Royal le surnom de l'*Homme Aérien*¹¹⁴. » D'après le feuilletonniste du journal local, en 1844 Toulon comptait trois de ces cafés chantants : « Trois cafés chantants se disputent le soir la foule oisive, ce sont : 1^o la Consigne, 2^o la Brasserie, 3^o le café des Variétés. — Ces établissements également disposés ont un petit théâtre en planches, sur le devant duquel se tiennent assises quelques chanteuses, le plus souvent vêtues d'une robe blanche, à la coiffure artistement nattée ; elles chantent tantôt des morceaux d'ensemble, ce qui ne prouve pas qu'elles chantent juste ; d'autres fois elles crient des romances. — Derrière ces chanteuses, sont les musiciens, c'est-à-dire, deux ou trois violons et une basse, un petit vestiaire dont la porte donne sur

¹¹⁴ *Le Toulonnais*, 10^e année, n^o 1476, dimanche 23 juin 1844, page 6, colonne 2.

¹¹⁵ *Le Toulonnais*, 10^e année, n^o 1504, jeudi 29 août 1844, « Feuilleton. Physiologie de Toulon », page 3, colonne 1 ; article signé « A. C. ».

le théâtre, renferme les chanteurs et le comique qui se portent sur la scène lorsque leur tour arrive.¹¹⁵ »

Par ailleurs, lors de la visite à Toulon du prince-président le 27 septembre 1852, il possédait une baraque-théâtre sur les glacis du Champ-de-Mars : « Au Champ-de-Foire, qui était situé en sortant la Porte d'Italie, en face la place du Champ-de-Mars, des représentations avaient lieu aux baraques-théâtres de Fontaine et de Mitaine.¹¹⁶ »

Cette baraque bien modeste fut ensuite grandement améliorée : « Sur le prolongement du talus dont nous venons de parler, par autorisation du 17 mai 1858, se dressa un théâtre en bois de grande dimension, très confortablement installé, avec loges, parterre, parquet et premières, il prit le nom de *Grande loge du Champ-de-Mars*. On y jouait des arlequinades et des pantomimes sur canevas. Deux ans plus tard, le propriétaire, Jean-Baptiste Fontaine, fit subir à la salle d'importantes modifications et la scène fut pourvue d'un matériel complet ; le théâtre prit alors le titre de *Bouffes-Toulonnais*.¹¹⁷ »

Quelques annonces dans la presse précisent l'activité de cette salle :

Un artiste inimitable dans son genre, mimeur et danseur sans pareil, surnommé le *Violon du Diable*, celui qui naguère encore attirait une foule immense au Théâtre des Folies-Dramatiques à Paris, M. Luigi Durante, en un mot, a été engagé, pour quelques jours seulement, par M. le directeur de la grande loge du Champ-de-Mars.

¹¹⁶ ROSSI (Prosper), *Mes Souvenirs*, volume II, pages 47-48.

¹¹⁷ ROSSI (François), *Archives théâtrales*, 4^e partie, chapitre II, folio 13 recto.

M. Durante est l'homme le plus original, le plus excentrique que l'on puisse voir ; son costume grotesque, les pauses qui précèdent les exercices sur le violon, les allures qu'il prend quand il les exécute, sont de ces étonnantes bizarreries dont on ne peut se rendre compte qu'en les voyant ¹¹⁸.

Grande Loge du Champ-de-Mars. Théâtre des singes et chiens savants. — Tous les soirs, pendant vingt jours seulement, M. Bertani, le directeur de cette troupe intelligente, donnera des représentations auxquelles tout le monde voudra assister ¹¹⁹.

Grande Loge Fontaine. *Au Champ-de-Mars*. Théâtre variétés et chiens savants. — *Ouverture samedi 5 octobre à 8 h. du soir*. Les bureaux seront ouverts à 7 heures ¹²⁰.

La baraque fut détruite en 1865 sur ordre du ministère de la Guerre et Jean-Baptiste créa alors son Théâtre des Variétés.

Construit tout en bois sur le boulevard, à l'est de la place de la Liberté, ce théâtre ouvrit le samedi 18 novembre 1865 : « La salle est grande, bien éclairée [...]. Dans la salle, 1,500 personnes sont confortablement assises, et il y règne une douce température [...]. Des loges commodes, élégantes, occupent les deux côtés du balcon. ¹²¹ »

En 1877, la municipalité mit en vente le terrain ; les acqué-

¹¹⁸ *Le Toulonnais*, 24^e année, n° 3643, jeudi 23 septembre 1858, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4.

¹¹⁹ *Le Toulonnais*, 26^e année, n° 3949, mardi 2 octobre 1860, « Nouvelles locales », page 2, colonne 5.

¹²⁰ *Le Toulonnais*, 27^e année, n° 4101, jeudi 3 octobre 1861.

¹²¹ *Le Toulonnais*, 31^e année, n° 4731, mardi 28 novembre 1865, « Nouvelles locales », page 3, colonne 1.

reurs achetèrent aux fils Fontaine leur baraque et la transformèrent en salle de spectacle et café-concert.

En 1888, la baraque disparut pour laisser la place au *Casino* de Toulon.

GARIBBO (Barthélemy)

Au XIX^e siècle la ville de Toulon compta plusieurs familles Garibbo [Garribo] principalement originaires de Porto Maurizio [Port-Maurice] en Ligurie (Italie).

Notre acteur amateur est Barthélemy Garibbo, né à Port-Maurice le 12 janvier 1849, fils d'un ouvrier maçon. Au cours de son enfance, ses parents vinrent s'installer à Toulon. Il y débuta comme ouvrier cordonnier et s'y maria le 19 septembre 1874 avec Catherine Guglielmi qui lui donna un fils Antoine (1876-1957) et une fille Pauline (1882-1931).

Les documents le concernant lui attribuent plusieurs métiers : cordonnier (1876 et 1882), camionneur (1876), bouquiniste (1880), patron fripier (1911), commerçant (1914).

Il participa également à la vie sociale en qualité de vice-président de la société de secours mutuels l'Alliance fraternelle à Toulon et fut distingué par une mention honorable (1908) et une médaille de bronze (1913) délivrées par le ministère du Travail et de la Prévoyance sociale ¹²².

Il mourut à Toulon le 21 mai 1914.

Son fils Antoine était ajusteur au moment de son service militaire. Il est dit « artiste de Casino » au décès de son père. Pour son rôle d'administrateur du comité mutualiste consultatif du

¹²² *Journal officiel de la République française*, 40^e année, n° 29, jeudi 30 janvier 1908, page 824, colonne 1. Et *Journal officiel de la République française*, 45^e année, n° 48, mardi 18 février 1913, page 1638, colonne 2.

Var à Toulon il reçut du ministère de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociale une médaille de bronze en 1923¹²³. Il est le parolier de nombreuses chansons à succès qu'il publia à compte d'auteur : son compositeur préféré était Roger Dumas (1897-1951), chef d'orchestre du *Casino* de Toulon dans les années 1920-1930, professeur au conservatoire municipal, surtout connu par ses musiques de films.

Dans une autre famille Garribo on trouve un Jean-Baptiste né à Toulon le 21 janvier 1865 et qui se fit artiste lyrique : étant mort à Toulon le 4 juin 1896, il ne peut donc être l'acteur des pastorales toulonnaises.

MAUREL (Antoine)

110

Antoine Maurel naquit à Marseille le 18 octobre 1815, dans le quartier populaire de Saint-Jean, d'une mère ouvrière et seule qui mourut le 20 avril 1845.

À peine âgé de treize ans, il dut quitter l'école primaire des Frères et entrer en apprentissage chez un tonnelier. Devenu boiteux à la suite d'un accident à l'âge de quinze ans, il se fit doreur. Il exerçait encore cette profession lors de son mariage le 11 novembre 1846 avec Constance Seren, née à Aix le 6 octobre 1820 et demeurant à Marseille. Devenu comptable, il put entrer dans l'administration départementale en qualité de secrétaire, puis de sous-directeur et directeur du Dépôt de mendicité de Marseille.

Il porta le plus grand intérêt aux œuvres sociales : membre du conseil d'administration de la Société de Prévoyance et de

¹²³ *Journal officiel de la République française*, 55^e année, n° 221, jeudi 16 et vendredi 17 août 1923, page 8141, colonne 2.

Secours, visiteur puis président des ouvriers en situation précaire, créateur de la Société des sauveteurs du Midi (1860), de la première pharmacie mutualiste de France (1865) et d'autres sociétés mutualistes, il fut distingué par le Gouvernement qui lui attribua en 1860 la médaille d'or de la Mutualité.

D'une intelligence élevée, toujours désireux d'améliorer ses connaissances, il se passionna notamment pour la littérature provençale et rejoignit les *Troubaire marsihès* qui, à la suite de Victor Gelu, Pierre Bellot, Gustave Bénédict et Fortuné Chailan tentaient de faire vivre la langue du terroir, préparant ainsi l'avènement du Félibrige et la Renaissance provençale qu'il initia.

Son œuvre provençale la plus connue est incontestablement sa très célèbre pastorale. Il a aussi laissé quelques recueils de vers.

Il mourut à Marseille le 19 mai 1897¹²⁴, laissant une œuvre diversifiée :

111

Le Mystère de la naissance de N-S. Jésus-Christ, pastorale en 4 actes vers, français et provençaux, contenant Hérode et les Mages, poème dramatique par M. le baron Gaston De Flotte, précédée d'une introduction par M. l'abbé Bayle, 1844, Marseille, Arnaud, 1856, in-16, 112 pages.

Marsiho, couplets provençaux dédiés à M. Auguste Laforêt, juge au tribunal civil, Marseille, imprimerie de Gravière, sd [1857], in-8°, 3 pages ; vers lus pour la première fois aux Conférences de Saint-François-Xavier dans la séance du 31 mai 1857.

¹²⁴ Antoine Maurel, homme fort modeste, n'est guère connu que par la notice biographique rédigée par A. H. Fanton : « Une belle figure marseillaise Antoine Maurel », *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, tome V, 1928, 1^{er} et 2^e trimestres, pages 84-87.

Prouvenço, couplets dédiés au nom des ouvriers membres des conférences à M. l'abbé Bayle leur directeur, Marseille, imprimerie de Gravière, sd [1858], in-8°, 3 pages ; vers lus pour la première fois aux Conférences de Saint-François-Xavier dans la séance du 30 mai 1858.

L'Antéchrist, réponse à M. Renan au nom de la classe ouvrière, Marseille, imprimerie de la veuve Marius Olive, sd [1864], in-8°, 8 pages ; pièce lue le 7 août 1864 à la distribution des prix aux élèves des écoles chrétiennes communales d'adultes de Marseille.

L'Antéchrist, Leis Pescaires, poésies provençales, Marseille, imprimerie de la veuve Marius Olive, 1866, in-8°, 16 pages.

Lei Soucieta de secour, cansouneto prouvençalo, dedicado à toutei lei soci e cantado lou jour de la festo, Marseille, imprimerie de Joseph Cayer, 1875, in-16, 14 pages.

Résumé des délibérations du grand conseil des sociétés de secours mutuels du département des Bouches-du-Rhône, précédé d'une notice détaillée sur sa création, son organisation et son fonctionnement, imprimerie Gravière, 1858.

Grand conseil des sociétés de secours mutuels du département des Bouches-du-Rhône, établi à Marseille. Résumé des délibérations (2^e série) précédé d'un répertoire de l'administration des sociétés de secours mutuels, Marseille, imprimerie Lebon, 1865, in-8°, 335 pages.

Projet d'association pour le service médical des sociétés de secours mutuels de Marseille. Rapport fait au nom de la commission nommée à cet effet, par M. A. Maurel, Marseille, imprimerie de Joseph Cayer, 1868, in-8°, 31 pages.

L'administration du grand conseil des sociétés de secours mutuels à messieurs les présidents, syndics et membres de toutes les sociétés de secours mutuels à la commune de Marseille, imprimerie de la veuve S. Lopez, 1876.

POËSY (Antoine)

Au début du XIX^e siècle, Toulon vit arriver plusieurs Poesi [Poési, Poesy, Poësy, Poëzy] provenant tous de Beuil, dans l'arrière-pays niçois, entre Guillaumes et Saint-Sauveur-sur-Tinée : ce village montagnard était alors situé dans le comté de Nice appartenant à la Maison de Savoie.

L'unification progressive de l'Italie entraîna le délitement des possessions de la Maison de Savoie. Par le traité de Turin, signé le 24 mars 1860 avec Napoléon III, le duc Victor-Emmanuel II céda à la France le comté de Nice. Par ailleurs, l'Empire français acheta au prince Charles III de Monaco les villes de Menton et de Roquebrune. Les communes de Tende et La Brigue ne devinrent françaises qu'en 1947.

Augmentées de l'arrondissement de Grasse, prélevé sur le département du Var, ces nouvelles possessions formèrent le département des Alpes-Maritimes.

Les ancêtres d'Antoine Poësy, connus depuis Louis né ca 1645, ont tous passé leur existence à Beuil : Joseph, né en 1674 ; Louis, né le 2 avril 1716 ; Jean, né le 17 janvier 1751.

Ce dernier Jean (1751-1810) eut une nombreuse descendance, d'au moins dix enfants. C'est son fils Pascal, né à Beuil le 2 janvier 1782 qui vint à Toulon où il épousa, le 20 juin 1822, Marie-Anne Décugis, née dans la cité varoise le 1^{er} février 1785. Pascal mourut à Ollioules le 30 mai 1836 et Marie-Anne à Toulon le 23 juillet 1863.

Si tous ces Poësy furent de petits propriétaires terriens exploitant leur maigre bien, Jacques-Victor, le fils unique de Pascal et Marie-Anne, né à Toulon le 27 septembre 1823, se fit commerçant à l'occasion de son mariage : il épousa en effet à Toulon, le 17 janvier 1859, Claire Pignol, jeune orpheline de

vingt-trois établie comme liquoriste. Le couple eut cinq enfants, dont notre Antoine.

Antoine Poësy, né à Toulon le 6 janvier 1868 au n° 1 de la rue Bonnefoi, mourut à la même adresse le 5 décembre 1922. Il ne contracta aucun mariage et n'eut pas d'enfants.

Il paraît avoir débuté dans la vie comme acteur forain puis ouvrit à Toulon un restaurant qui conquiert vite une belle réputation et qu'il tenait encore en 1912. Le commissaire général Fayal a évoqué avec humour cet établissement :

Et puisque, à propos du café Courtois, j'ai cité le nom de Poësy je ne résiste pas au plaisir de m'arrêter sur ce nom qui évoque toute une époque.

Dans un sketch de Victor Petit ¹²⁵, daté de février 1914, intitulé *On n'est pas des Princes* et consacré aux nuits de chez Poësy, on lit comme chœur final :

*Et maintenant cher public
Si t'es chic,
Tu diras à tes copains
Venez demain
Chez le papa Poësy,
C'est sans fla fla
Sans chichi,
L'on y chante et l'on y rit
Toute la nuit.
Venez-y.*

Dans la brochure qui contenait cette invite figurait un portrait de l'auteur coiffé d'un superbe canotier et accompagné de

¹²⁵ Victor Petit (Toulon 1883-1951) était un neveu d'Antoine Poësy par sa sœur aînée Anne Poësy. Il fut notamment rédacteur à la *République du Var*.

l'explication suivante : « Cet individu, tel Ruy Blas, est laquais malgré lui ; mais à l'encontre de son illustre aîné, il ne fait pas de politique et s'il lui arrive parfois de s'écrier « Bon appétit Messieurs », c'est non pour engueuler les membres du gouvernement mais un souhait amical qu'il adresse aux clients qu'il a servis ¹²⁶.

Poësy s'intéressa également au théâtre et au cinéma.

En 1903, le Cinématographe Poësy proposait des soirées avec projection de vues fixes : « *Cinématographe Poësy*. — La direction du Cinématographe Poësy annonce pour ce soir vendredi sa dernière soirée de gala, la clôture étant fixée au lundi 12 octobre. Voici le merveilleux programme qui a été composé pour les quelques jours qui vont précéder la clôture : d'abord : 60 vues nouvelles, féeries, cinématodrames, etc., etc., et enfin, à la demande générale, la *Jeanne d'Arc*, grande pièce historique en 40 tableaux. L'immense succès que cette pièce remporta il y a quelque temps est un sûr garant pour les quelques soirées qui restent encore à donner au Cinématographe. ¹²⁷ »

En juin 1922, il ouvrit à Toulon un cinéma muet : « CINÉMA POËSY. — Le Cinéma Poësy s'ouvrira ce soir. Installé conforta-

¹²⁶ FAYAL (Charles), *Les Disparus, Cafés et tripots toulonnais d'autrefois*, manuscrit autographe inédit, 115 pages ; le texte cité est pris aux pages 108-111. — Charles-Victorin-Antoine Fayal, né à Toulon le 16 octobre 1872, fit toute sa carrière au sein du Commissariat de la Marine. Ses magnifiques états de services lui valurent le grade de commissaire général et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Revenu à Toulon au moment de la retraite, il consacra ses loisirs à l'histoire de sa ville natale. Reçu membre associé de l'académie du Var le 5 février 1936, il en devint membre actif résidant du 7 décembre 1938 jusqu'à sa mort le 15 août 1961.

¹²⁷ *Le Petit Provençal*, 28^e année, n° 9758, vendredi 9 octobre 1903, « Chronique de Toulon », page 3, colonne 3.

blement en plein air, à l'angle du boulevard de Strasbourg et de l'avenue Vauban prolongée, il offrira un abri agréable à tous ceux qui veulent passer une agréable soirée. Tout le monde ira ce soir au cinéma de notre sympathique ami Poësy.¹²⁸ »

Les films qu'il y projetait n'étant pas sonorisés, de courtes phrases projetées sur l'écran racontaient l'histoire jouée par les personnages ; et la soirée était animée par un petit orchestre :

CINÉMA POËSY¹²⁹

L'inauguration samedi dernier, du Cinéma Poësy, installé en plein air, avenue Vauban prolongée a été un brillant succès. La Direction nous informe qu'elle vient d'adjoindre à son orchestre plusieurs artistes : MM. Bonnans, piston solo des Équipages de la Flotte, 1^{er} prix du Conservatoire de Paris ; Dumas, 1^{er} prix du conservatoire de Marseille ; R. Goetz, Lieutaud, Calvy, et Batard, sous la conduite de M. Castel.

Ce soir et demain : *Les dents du tigre*, nouvelles aventures d'Arsène Lupin d'après le roman de Maurice Leblanc ; *Quand les femmes sont jalouses*, comédie d'une bonne note vaudevillesque ; et le fameux *Paramount Magazine*.

Mais la vogue de cet établissement fut bien éphémère puisqu'Antoine Poësy, parfois surnommé « le Bruant toulonnais », mourut de manière inattendue à la fin de l'année.

Au théâtre, Poësy brillait notamment dans la pastorale en y interprétant le roi Hérode. C'est ainsi qu'on le trouve à la salle Marchetti en décembre 1896 et janvier 1897, aux Variétés en

¹²⁸ *Le Col bleu*, 6^e année, n° 225, samedi 24 juin 1922, « Spectacles et concerts », page 3, colonne 3.

¹²⁹ *Le Col bleu*, 6^e année, n° 226, samedi 1^{er} juillet 1922, « Spectacles et concerts », page 3, colonne 3.

décembre 1897 et janvier 1898, à la salle Marchetti en décembre 1900 et janvier 1901 puis en décembre 1901 et janvier 1902, au *Casino* en décembre 1903 et janvier 1904.

POMET (Joseph)

Jean-Baptiste Pomet, né à Toulon où il épousa le 23 janvier 1748 Anne-Françoise Barrallier, était capitaine de vaisseau marchand. Le couple eut au moins huit enfants.

Leur benjamin Charles-Antoine-Toussaint, né à Toulon le 28 février 1765, y fit carrière comme pilote côtier. De son mariage à Toulon le 19 frimaire an X (10 décembre 1801) avec Françoise-Marie-Anne Gavarry, née à Toulon le 30 avril 1782, il semble n'avoir eu qu'un seul fils également prénommé Joseph.

Joseph Pomet naquit à Toulon le 30 janvier 1806. Il s'y maria le 24 octobre 1831 avec Reine Daumas, née à Toulon le 28 août 1810. Ils eurent au moins quatre fils : François-Marie (1833), Pierre-Gérôme (1835), Vincent-Joseph (1839) et Charles-Marie-Éloi (1842). Joseph travailla toute sa vie comme peintre.

RAMPIN (Joseph)

Celui que la petite presse toulonnaise n'a toujours nommé que « Rampin » était plus précisément Joseph Rampin, né à Lorgues le 8 mai 1832. Son père François-Victor (né en 1792) et son grand-père paternel Antoine-Joseph (1739-1833) furent de modestes cultivateurs du moyen Var.

Il débuta sa carrière professionnelle comme ouvrier mécanicien et épousa à La Valette-du-Var le 7 juin 1858 Antoinette Daumas, une jeune fille du lieu : d'abord repasseuse, elle se fit ensuite accoucheuse mais mourut le 25 avril 1890.

Joseph Rampin contracta une nouvelle union à Toulon le 3 janvier 1891 avec Isabelle Barata née à Marseille le 14 juin 1859. Il était alors photographe¹³⁰ et domicilié dans sa campagne au quartier Siblas. Il finit sa vie à l'hôpital civil le 21 janvier 1899.

Désirant diversifier des activités, il fit construire une coquette salle de spectacle très bien aménagée à l'angle du boulevard de Strasbourg et de la place de la Liberté.

Elle fut exploitée en 1878 par le félibre Jean-Baptiste Dray, né à Marseille en 1820 et surnommé *Chichois*, qui y installa son Théâtre provençal où il donnait un répertoire de sa composition en patois local avec une troupe constituée en grande partie par les membres de sa famille. Il excellait à incarner des types provençaux féminins comme la *repetiero*, la *partisano* ou la *peissouniero*. Ses productions — *Le Fils de la Poissarde* ; *Le Petit Marseillais en voyage* ; *Misé Mattiou en Chino* ; *Misé Chichois chez les Kroumirs* — obtinrent un succès considérable et eurent un grand nombre de représentations.

En 1881, Rampin prit lui-même la direction de l'établissement sous les appellations de Théâtre des Familles puis de Théâtre de la Renaissance à partir de 1884.

Au début de l'année 1883, en plus de son Théâtre des Familles, Rampin aurait voulu louer également l'ancien théâtre de Toulon, alors concédé à des artistes qui ne l'occupaient pas. Le conseil municipal examina sa demande dans ses séances des 16 avril, 7 et 21 mai : comme le directeur se proposait d'y donner le drame, la comédie, le vaudeville et l'opérette, le conseil municipal craignit que ces représentations ne fissent concurrence

¹³⁰ Après la guerre de 1870 la photographie fit de rapides progrès et dans toutes les villes des professionnels ouvrirent leurs studios.

au Grand-Théâtre et préféra garder la vieille salle à sa disposition.

Le samedi 8 septembre 1883, la troupe Rampin se transporta à La Ciotat et y fit la réouverture du théâtre municipal¹³¹. Jusqu'en décembre, elle y représenta les samedis et dimanches¹³².

En 1888 la salle reprit son nom de Théâtre des Familles et au mois de novembre la commission municipale d'incendie, après expertise du bâtiment, renouvela l'autorisation d'ouverture. En 1890, le jeune Toulonnais Félix Mayol y fit ses débuts.

En 1890-1893, la salle retrouva son nom de Théâtre de la Renaissance.

En février 1893 le sieur Ripelet prit la direction de l'établissement redevenu Théâtre des Familles.

La salle ferma en 1894 et laissa, à la fin du siècle, la place à des immeubles d'habitation.

REIBAUD (Jean-Baptiste)

Jacques Reibaud, né à Antibes le 11 décembre 1768, s'y maria le 7 mai 1792 avec Jeanne-Charlotte Adam. Il fit carrière comme canonier de la Marine. Tous ses enfants naquirent à Antibes entre 1793 et 1804, puis la famille s'installa à Toulon où Jacques mourut le 28 septembre 1832.

Son benjamin, Jean-Baptiste, naquit à Antibes le 9 brumaire an XIII (31 octobre 1804). Marié à Toulon le 3 octobre 1825

¹³¹ Voir : *Le Petit Provençal*, 8^e année, n° 2456, samedi 8 septembre 1883, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3 ; et n° 2459, mardi 11 septembre 1883, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 3.

¹³² Voir : *Le Petit Provençal*, 8^e année, n° 2489, jeudi 11 octobre 1883, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 2 ; et n° 2544, mercredi 5 décembre 1883, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 2.

avec Marie-Anne Henry, il en eut neuf enfants dont trois décédés en très bas âge. Il débuta dans sa carrière professionnelle comme vermicelier (jusqu'en 1827), la poursuivit comme distributeur des vivres de la Marine (1828-1829), puis de nouveau comme vermicellier (1832-1833) et enfin mécanicien à partir de 1838 et jusqu'à sa retraite. Il mourut à Toulon le 10 juin 1886.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLOT (Pierre), *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou Crèche-Pastorale en 4 actes et 7 tableaux, avec tous les anachronismes d'usage, en vers français et provençaux*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, septembre 1851, in-8°, 48 pages. Complément : *Grande Crèche-Pastorale, pièce en cinq actes, six tableaux et à grand spectacle*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, décembre 1851, in-8°, 8 pages. 1/ Toulon, théâtre municipal, 25 décembre 1851.
- BERNARD (André), *En Provence, à Noël*, Hyères, éditions du Centre de culture et documentation provençales, 4^e trimestre 1991, in-16, 84 pages.
- MARTIN (Charles), *Nativeta-Santoun. Crècho parlanto e mecanisado en Prouvènço. Estùdi istouri. Nativité-Santons, crèches parlantes et mécanisées en Provence, étude historique*, Aix-en-Provence, imprimerie-librairie Achille Makaire, 1913, in-16, 221 pages ; ouvrage bilingue.
- NOUGIÉ (Paul), « Répertoire des Pastorales Provençales », *Lou Rampau d'Oulivié*, cahier n° 95, octobre 1962.
- RIPERT (Émile), *La Renaissance provençale (1800-1860)*, Paris, Édouard Champion éditeur, 1918, in-8°, 554 pages.
- ROSSI (François), *Archives théâtrales*, manuscrits inédits, quatre parties, décembre 1915.
- ROSSI (Prosper), *Mes Souvenirs*, Toulon, imprimerie du Var puis imprimerie Marseillaise puis imprimerie Régionale, quatre volumes in-16, 1888, 1889, 1891, 1897, 192-232-228-232 pages.

SÉNÈS (Célestin), *Scènes de la vie provençale*, Toulon, imprimerie G. Mouton, 1923, in-8°, deux volumes.

122

Dominique AMANN

123

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873* et dirige la revue numérique *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'Académie du Var.